IL FAUT

QUE

JEUNESSE SE PAYE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 4 septembre 1858.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

IL FAUT

QUE

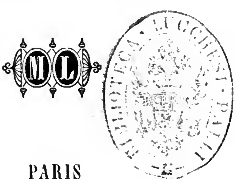
JEUNESSE SE PAYE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

LÉON GOZLAN



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

RAOUL DE BONNEFOND	MM.	LUGUET.
SAINT LÉONARD, amis de Raoul.		LANDROL.
ARMAND DES TOURNELLES, amis de Raoul.		GEORGES.
LE MARQUIS DE KERNOEL		FERVILLE.
LE COMTE ALEXANDRE DE KERNOEL, son fils		DIEUDONNÉ
PROSPER		LESUEUR.
MARÉCHAL, valet de chambre de Raoul		BLAISOT.
SUZANNE DE PONTALBERT	Mmes	AUGUSTA.
AGLAÉ		LESUEUR.
MADAME DE KERNOEL		MÉLANIE.
GABRIELLE, jeunes femmes.		ROSA DIDIER
CLÉMENTINE, jeunes femmes.		STEGMANN.
ZOÉ, jeunes femmes.		OCTAVIE.

PERSONNAGES MUETS.

S'adresser pour la musique à M. Jubin, bibliothécaire copiste, et pour la mise en scène exacte et détaillée à M. Hérold, régisseur de la scène, au Gymnase.

IL FAUT QUE JEUNESSE SE PAYE



ACTE PREMIER

Le décor représente deux salons ouvrant l'un dans l'autre. Dans le premier, on voit une longue table avec surtout, cristaux, corbeille de fleurs, etc. Croisée à gauche, porte et guéridon à droite. De ce premier salon on voit dans le second à travers la glace sans tain de la cheminée. On entre par ce second salon et par deux portes de chaque côté de la cheminée.

—

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, MARÉCHAL. Il va et vient autour de la table.

RAOUL.

Pourquoi n'y a-t-il pas de fleurs dans le premier salon?... voilà la troisième fois que je te le demande. Et tes rideaux? Ferme donc hermétiquement tes rideaux, puisque nous déjeunons aux lumières.

MARÉCHAL.

En plein jour? (Il va fermer les rideaux.)

RAOUL. *

En plein jour... comme si c'était la première fois! Où diable as-tu la tête?

MARÉCHAL, montrant le front.

J'ai un chagrin là.

RAOUL.

Quel est ce chagrin?

MARÉCHAL.

La demoiselle de compagnie qui s'est envolée de l'hôtel!

RAOUL.

Ah bah!

MARÉCHAL.

Oui, monsieur, mademoiselle Isabelle, la demoiselle de

* Maréchal, Raoul.

compagnie de madame votre mère, n'est pas rentrée de la journée d'hier ni de la nuit dernière.

RAOUL.

Vraiment?

MARÉCHAL.

Quand madame votre mère reviendra de la campagne, aujourd'hui ou demain, elle dira encore, vous verrez, que c'est moi qui suis cause de cette fuite. Et Dieu sait!... il en partira tant, que je finirai par recevoir mon congé. C'est moi ici qui paye toutes les demoiselles de compagnie et toutes les femmes de chambre cassées.

RAOUL.

Allons donc! on te connaît pour le plus grand indifférent.

MARÉCHAL.

Ah! indifférent, non; mais... comment dirai-je... blasé... est-ce le mot?

RAOUL.

Toi! blasé!... tu n'as aucune passion!

MARÉCHAL.

Et les vôtres, les comptez-vous pour rien?

RAOUL.

Qu'ont de commun les miennes?

MARÉCHAL.

Ce qu'elles ont de commun? Ne vous est-il pas arrivé d'être rassasié rien que de voir manger les autres? Eh bien, de vous voir aimer tant de femmes à la fois, ça me remplit, me rassasie, ça m'écœure.—Nous courons après les femmes le matin, elles courent après nous toute la journée; de la nuit nous faisons le jour, du jour nous faisons la nuit; et ce sont des lettres, ce sont des réponses; aller chercher des loges de spectacle par ci, attendre des commissionnaires par là; et puis des duels! et vous me demandez où sont mes passions? je vous le répète, c'est bien assez des vôtres. Ainsi, je vous en supplie, dites bien à madame votre mère, si elle m'accusait d'être pour quelque chose dans le départ de mademoiselle Isabelle, que...

RAOUL.

Sois donc tranquille. Dis-moi maintenant, est-il venu quelqu'un hier, dans la soirée?

MARÉCHAL.

Quelqu'une ! mademoiselle Aglaé.

RAOUL.

Encore ! Qu'a-t-elle de si pressé! puisqu'elle doit venir déjeuner ici ce matin, dans quelques instants.

MARÉCHAL.

Elle m'a chargé de vous dire que tout serait prêt aujourd'hui dans l'après-midi ; qu'elle était allée à la mairie pour ce que vous savez.

RAOUL, *passant devant lui.*

Ce que je sais ! mais je ne sais rien... (*Se rappelant.*) Ah ! oui... * En voilà une qui ne perd pas de temps, et qui attend ma majorité avec plus d'impatience encore que moi. Je ne serai majeur qu'à midi et déjà... Est-il venu quelque billet de la rue Saint-Dominique ?

MARÉCHAL.

Non, monsieur.

RAOUL.

S'il en arrivait un pendant le déjeuner, tu le placerais dans le coffret où sont les autres. Je lirai cela plus tard. Voyons le menu ?

MARÉCHAL, *montrant à Raoul le guéridon.*

Il est là.

RAOUL, *lisant***. *Il est assis.*

Truites de Seine ; cailles rôties ; homard à l'américaine ; filets de canetons à l'orange; c'est très-bien... mais voyons les vins... (*Lisant.*) Xérès amontillado, porto, château-léoville, château-larose retour de l'Inde, clos-vougeot, champagne, saint-marceau, chypre... Est-ce qu'on ne vient pas d'entrer dans la bibliothèque ?

MARÉCHAL, *écoutant.*

Mais oui, monsieur.

RAOUL.

Qui donc ? Va t'informer et reviens vite me dire... (*Maréchal sort par la droite.*) N'est-ce pas la voix de madame de Thévenot que j'ai entendue ? (*Se levant.*) Louise chez moi !... Quelle imprudence !... Mais ce n'est pas impossible !... Elle

* Raoul, Maréchal.
** Maréchal, Raoul.

m'a dit si souvent : Un jour, que je saurai votre mère à la campagne...

MARÉCHAL, qui revient, à mi-voix.

La dame de la rue Saint-Dominique.*

RAOUL.

Je ne me trompais pas.

MARÉCHAL.

Elle vous attend.

RAOUL.

Louise !... se compromettre ainsi pour moi !... que d'amour !... Mais ces amis qui vont venir... et ces dames... ah !

MARÉCHAL.

Cette dame attend.

RAOUL.

J'y vais. Reste ici jusqu'à ce que je sois revenu. (Il sort.)

MARÉCHAL, seul.

S'il n'y a pas de quoi perdre la tête!... L'une s'en va, l'autre vient; une troisième va venir... ensuite, il s'imagine que je puis avoir le temps d'aimer pour mon compte au milieu de toutes ces agitations qu'il se donne. Quand mon tour viendra, s'il doit jamais venir, il aura usé, épuisé toutes mes émotions.

RAOUL, rentrant vivement.

Maréchal, vite des plumes, du papier, des enveloppes.

MARÉCHAL.

Tout de suite, monsieur. (Il prend tout cela sur une console au fond et l'apporte sur le guéridon.)

RAOUL. Il s'assied.

Que disais-je ?... une fantaisie !... Elle sait ma mère absente, elle vient passer, comme elle se l'était promis, une journée chez moi avec sa broderie... Prends une chaise.

MARÉCHAL.

Vous êtes bien bon, monsieur.

RAOUL.

Eh non !... Assieds-toi là... Une autre fois, j'aurais trouvé cela charmant; la surprise m'eût ravi, mais ce matin... Un déjeuner de garçons, où il n'y aura pas que des garçons...

* Raoul, maréchal.

J'ai dit à Louise qu'il y avait consultation chez moi de jeunes avocats...

MARÉCHAL.

Des avocats !

RAOUL.

Une plume! tu vas m'aider... Que je serai forcé de ne pas lui tenir compagnie autant que je l'aurais désiré... Nous allons contremander toutes nos invitations. Tu mettras les adresses.

MARÉCHAL.

Il est bien tard, monsieur le baron. (Écrivant.) Monsieur... (On entend rire dans la coulisse.)

RAOUL.

Il n'est même plus temps.

MARÉCHAL.

Voici ces messieurs. (Il annonce.) Monsieur le vicomte Armand des Tournelles. (Entre Saint-Léonard qui le regarde avec étonnement.) Monsieur de Saint-Léonard. (Entre Armand. Même mouvement.)

SCÈNE II

RAOUL, ARMAND, SAINT-LÉONARD, MARÉCHAL.*

RAOUL.

Ah ça, mon pauvre Maréchal, où as-tu donc l'esprit? c'est monsieur qui est le vicomte Armand des Tournelles. (Il le montre.) C'est monsieur qui est monsieur de Saint-Léonard. (Il montre Saint-Léonard.)

MARÉCHAL.

Mille excuses, monsieur le baron, vous savez la cause... (Maréchal sort.)

RAOUL.

Il n'a plus sa tête. Figurez-vous, messieurs, que la demoiselle de compagnie de ma mère est partie hier subitement, et qu'il a peur, comme d'un crime, qu'on ne l'accuse de l'avoir détournée.

ARMAND.

Cette jolie blonde, Isabelle ?

RAOUL.

Oui.

* Saint-Léonard, Raoul, Armand, Maréchal.

SAINT-LÉONARD.

Quelle plaisanterie !

ARMAND.

Elle est un peu trop forte !

RAOUL.

Quoi donc ?

SAINT-LÉONARD.

Tu veux te moquer de nous ?

RAOUL.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-LÉONARD.

Rien.

RAOUL.

Je ne comprends pas.

SAINT-LÉONARD.

N'est-ce pas avec elle qu'Armand et moi t'avons rencontré l'autre jour ?

RAOUL, cherchant.

L'autre jour ?...

SAINT-LÉONARD.

Au pavillon de Saint-Germain.

RAOUL, passant devant lui et riant.

Vous rêvez ! * Est-ce là ce qui vous mettait de si belle humeur à votre arrivée ? Je vous ai entendus rire aux éclats.

ARMAND.

Tu riras comme nous du projet de Saint-Léonard.

RAOUL.

Voyons ! quel est ce projet ?

SAINT-LÉONARD.

Ah ! mon Dieu ! c'est bien simple : je vais avoir vingt et un ans ; je les aurai dans cinq jours, à neuf heures cinquante-trois minutes du matin, et j'entre en possession, à cette heure-là, de tous les biens que m'a laissés ma mère.

RAOUL.

Nous savons cela.

SAINT-LÉONARD.

Oui ; mais ce que vous ne savez pas, et ce que je ne savais pas moi-même....

RAOUL.

Qu'est-ce donc?

SAINT-LÉONARD.

A l'occasion de cette bienheureuse majorité, j'ai été obligé de fouiller dans les papiers de famille, et qu'ai-je découvert?...

RAOUL.

Qu'as-tu découvert?

SAINT-LÉONARD.

Que mon bisaïeul, mon aïeul et mon père, après avoir dévoré, en dix ans, le riche héritage qu'on leur avait remis à leur majorité, avaient contracté, tous les trois, à trente et un ans, un mariage qui les avait remis à flot.

RAOUL.

C'est merveilleux! et l'exemple t'a souri?

SAINT-LÉONARD.

Il m'a enthousiasmé!

RAOUL.

Et tu le suivras?

SAINT-LÉONARD.

Si je le suivrai! Il est triplement sacré pour moi. J'ai vingt et un ans, je possède cinq cent mille francs. Je vais dépenser cinquante mille francs par an : à trente et un ans, il ne me restera plus un sou; mais alors, il m'arrivera, comme il est arrivé à mes aïeux, le fameux mariage qui me rendra la fortune et le bonheur.

TOUS.

Bravo!

RAOUL.

Admirable!

TOUS.

Bravissimo! * (Saint-Léonard et Armand vont dans l'autre salon.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MARÉCHAL.

MARÉCHAL, portant une lettre, la remet à Raoul. *

Monsieur, une lettre.

* Raoul, Saint Léonard, Armand.

* Maréchal, Raoul.

RAOUL, bas à Maréchal, prenant la lettre.

Et dans la bibliothèque, que fait-on?

MARÉCHAL, bas à Raoul.

On brode!

RAOUL, de même.

Elle ne pourra pas toujours broder. Crois-tu qu'elle entendra le bruit qu'on pourra faire ici?

MARÉCHAL, de même.

Comme si elle y était; et l'on en fera, monsieur.

RAOUL, regardant au fond.

J'en ai peur!... et ces dames qui arrivent.

MARÉCHAL.

Mademoiselle Aglaé.....

RAOUL, vivement.

Elle est là?...

MARÉCHAL.

Non. Elle fait dire qu'on ne l'attende pas; elle ne pourra venir qu'un peu tard.

RAOUL.

Tant mieux! Aglaé est si soupçonneuse!... elle aurait bientôt deviné la présence... Qu'on ne se presse pas de servir... Veille près de la bibliothèque; j'y retourne dans un instant; je déciderai peut-être Louise à rentrer chez elle, car il est de toute impossibilité...

MARÉCHAL, qui sort en levant les bras au ciel.

Et on appelle cela une bibliothèque!... nous n'en sortons pas!... nous n'en sortirons jamais.

RAOUL, il est entré dans le deuxième salon où il serre la main aux arrivants.

Mesdames, messieurs, soyez les bienvenus. Bonjour, Gabrielle, Clémentine, vous allez bien? (Il redescend dans le premier salon en décachetant la lettre apportée par Maréchal.) Vous permettez, mesdames?... (Après l'avoir ouverte.) Tiens! d'Isabelle!...

SAINT-LÉONARD.*

La belle fugitive? (Il s'assied au guéridon.)

RAOUL, il lit.

« Ce matin... » Comment, ce matin? ah! oui, il y a déjà vingt-quatre heures... « Ce matin, j'ai reçu une lettre ano-

* Raoul, Armand, Saint-Léonard.

» nyme où l'on m'apprend que je suis remplacée dans vos » affections. J'ai voulu m'assurer que c'était bien vrai; c'est » bien vrai; vous aimez une autre femme que moi, et celle » que vous aimez n'est pas un de ces caprices comme » Aglaé, comme tant d'autres. C'est une dame du grand » monde, une reine du faubourg Saint-Germain, une rivale » redoutable; ce serait du moins une rivale redoutable si je » voulais lutter. Je ne lutterai pas. J'ai mérité ce qui m'ar- » rive; aimer plus haut que soi est une folie qui doit s'ex- » pier. Je ne vous verrai plus. ISABELLE. » Ce n'est pas mal tourné. Voilà comme les demoiselles de compagnie écrivent aujourd'hui.

ARMAND.

Comme des femmes de lettres...

SAINT-LÉONARD.

Qui savent écrire. Mais j'y pense! qui diable a pu adresser à Isabelle cette lettre anonyme qui est venue tout gâter?...

ARMAND.

C'est vrai, qui a pu?...

RAOUL.

Vous ne devinez pas?

TOUS.

Non... non... non!...

RAOUL.

C'est moi!

SAINT-LÉONARD.

Vraiment?

ARMAND.

Et pourquoi?

RAOUL.

Pour m'en débarrasser. Isabelle commençait terriblement à m'ennuyer avec sa jalousie. J'ai eu recours au moyen que j'emploie quand je veux en finir avec une tendresse trop tenace. Oui, dès que je suis fatigué de la passion romanesque de quelque grisette, elle reçoit un billet anonyme où je lui apprends qu'elle est trahie pour une grande dame; si je suis las de la grande dame, je lui fais part, dans une lettre pareillement anonyme, qu'elle a pour rivale ou une demoiselle de compagnie ou une femme de chambre.

ARMAND.

Délicieux!

SAINT-LÉONARD, il se lève.

Et même très-périlleux : arme terrible que la lettre anonyme; elle tue souvent celui qui s'en sert.

RAOUL.

Dans quel livre as-tu lu cela?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARÉCHAL.

MARÉCHAL, entrant un d'air plus satisfait.

Monsieur est servi !

SAINT-LÉONARD.

La main aux dames. (Tous les jeunes gens vont chercher les dames dans le salon voisin et les font placer à table.)

RAOUL, à Maréchal. *

Mais je voulais voir d'abord si Louise...

MARÉCHAL.

C'est inutile, monsieur.

RAOUL.

Pourquoi inutile?

MARÉCHAL.

Elle n'y est plus !

RAOUL.

Que veut dire?

MARÉCHAL.

Un monsieur est venu pendant que je vous parlais, il est monté, il s'est fait ouvrir d'autorité l'appartement où était cette dame, et il l'a emmenée de force avec lui.

RAOUL.

Un homme a osé chez moi !...

MARÉCHAL.

Le mari, sans doute, qui l'avait suivie.

RAOUL.

Le mari n'est pas à Paris. Cet homme a-t-il dit son nom, ce qu'il était?...

* Raoul, Maréchal.

MARÉCHAL.

Non, monsieur; mais il a dit qu'il reviendrait. (Tous les invités qui sont à table crient en cadence et tout en frappant avec de couteaux sur les assiettes et sur les verres.) Bonnefond! Bonnefond! Bonnefond!

RAOUL.

Je suis à vous, mes amis... Mais quand a-t-il dit qu'il reviendrait? (Nouveaux cris.) Bonnefond! Bonnefond! Bonnefond! — Asseyez-vous! — Cours, cherche, informe-toi! (Nouveaux cris plus violents.) Bonnefond! Bonnefond! Bonnefond! (Raoul, impatienté, se met à table.)

MARÉCHAL, en sortant.

Monsieur a beau dire, il n'y a qu'un mari outragé qui... Allons savoir le nom du mari que j'ai outragé. (Il sort. On est à table dans l'ordre suivant : un invité, Gabrielle, Armand, une dame, Raoul, Clémentine, un invité, Zoé, Saint-Léonard. Entre Saint-Léonard et le premier invité, qui tournent le dos au public, une chaise pour Aglaé. Deux Domestiques servent.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins MARÉCHAL.

RAOUL.

Saint-Léonard?...

SAINT-LÉONARD.

Quoi donc?

RAOUL.

Pourquoi ton jeune cousin Olivier n'est-il pas avec nous?

CLÉMENTINE.

C'est vrai, il est si gentil!

SAINT-LÉONARD.

Parce qu'Olivier se marie.

TOUS.

Pas possible!

ARMAND.

Mourir si jeune!

GABRIELLE.

Comment, mourir! puisqu'on te dit qu'il se marie.

ARMAND, à Gabrielle.

Je me suis servi d'une métaphore.

GABRIELLE.

Et pourquoi ne m'en as-tu pas servi ?

TOUS, *étonnés.*

Hein ?...

GABRIELLE.

Donne-m'en un peu ?...

SAINT-LÉONARD.

Oh ! Gabrielle, qui veut manger d'une métaphore... aux champignons ?

GABRIELLE.

Oui, monsieur... je veux manger de tout ce qu'il y a sur la table !

RAOUL.

Et qui donc a poussé Olivier à commettre ce mariage?

SAINT-LÉONARD.

C'est moi?

TOUS.

Toi ? oh! oh !

GABRIELLE.

Toi? Est-ce que cela te regardait ? Ah ça, dis-nous, es-tu des nôtres, oui ou non?

SAINT-LÉONARD.

Parbleu ! si je suis des vôtres.

GABRIELLE.

Alors, pourquoi viens-tu nous enlever ainsi nos amis pour les conduire à l'autel de l'hyménée. Pourquoi as-tu marié Olivier ?

TOUS.

Oui ! pourquoi as-tu marié Olivier ?

SAINT-LÉONARD.

Pour son bonheur !

TOUS.

Oh!

GABRIELLE.

Quelle mauvaise raison !

CLÉMENTINE.

Si tu n'en as pas d'autres...

SAINT-LÉONARD.

J'en ai d'autres.

GABRIELLE.

Dis-nous-les, ces raisons!

SAINT-LÉONARD, embarrassé.

Messieurs et mesdames, vous représentez une certaine société... cette société... au milieu de la bonne société...

GABRIELLE, le menaçant de son verre.

Achève!

SAINT-LÉONARD.

Moi, je me plais dans cette société, pas la bonne, celle-ci! — J'y suis... j'y reste... j'y resterai; mais ne voulant pas que mon cousin Olivier suive mes traces, je l'ai marié, et je m'en applaudis.

RAOUL.

Comme Saint-Léonard a le champagne vertueux!

CLÉMENTINE.

Comme c'est moral!

GABRIELLE.

A la porte la morale!

SAINT-LÉONARD.

Charmant! Gabrielle demande qu'on jette la morale à la porte; mais, ma pauvre Gabrielle, comment veux-tu qu'on mette hors d'ici ce qui n'est jamais entré ici? Mais, silence! je désire porter un toast. (On fait silence. Il se lève, le verrre à la main.) A nos beaux vingt et un ans! Je disais, tout à l'heure, que j'avais dix ans à vivre fastueusement en garçon, pour recommencer à trente-un ans une vie encore plus prodigieuse en plaisirs; mais je n'ai pas dit encore comment je compte vivre pendant ces dix ans.

TOUS.

Oui, oui! dis-nous cela!

SAINT-LÉONARD.

Je compte bien vivre.

TOUS.

Bravo!

SAINT-LÉONARD.

Et pour cela, ne demander mes plus douces satisfactions, mes uniques voluptés, qu'à la table. (Légers murmures.) La table! plaisirs sans remords. Et point d'amour. Jamais d'amour! (Murmures de femmes.) Ah! vous avez beau murmurer,

mesdames, non! jamais d'amour! rien pour le cœur, tout pour l'estomac. C'est ainsi que j'entends vivre... Encore une fois, à nos beaux vingt et un ans!

TOUS.

A nos beaux vingt et un ans!

ARMAND.

Moi, Armand des Tournelles, qui atteindrai ma majorité dans trois semaines, je me propose des joies moins matérielles que celles de notre ami Saint-Léonard. Libre de mes revenus, voici le noble usage que j'en ferai. J'irai en Italie. Je veux voir Naples, je veux voir fumer son Vésuve; Rome, et prier dans la basilique de Saint-Pierre.

GABRIELLE.

Armand, je veux aller avec toi : je veux voir fumer la basilique de Saint-Pierre.

ARMAND.

Et prier dans le Vésuve?

TOUS.

Bravo! honneur à Gabrielle! Trois saluts pour Gabrielle!

GABRIELLE.

Est-ce que j'ai dit une sottise?

ARMAND.

Rassure-toi, ma Gabrielle, tu en as dit deux; mais tu viendras avec moi, c'est entendu.

GABRIELLE, *allant à Saint-Léonard, une assiette à la main.*

Je veux de ça moi! Qu'est-ce que c'est que ça?

SAINT-LÉONARD.

Ce sont des truffes au vin de Champagne.

GABRIELLE.

J'en veux!

SAINT-LÉONARD.

Je t'en donnerai si tu me dis avec quoi on fait les truffes au vin de Champagne.

GABRIELLE.

Armand! Avec quoi fait-on les truffes au vin de champagne?

ARMAND.

Avec du vin de Champagne et des truffes.

GABRIELLE.

Ah! (A Saint-Léonard.) Donne-m'en tout de même, (Il lui en donne; elle reprend sa place.)

CLÉMENTINE, se levant.

Moi, je consacre mes beaux vingt et un ans!

SAINT-LÉONARD.

Toi! tes vingt et un ans! Mais tu en avais déjà vingt-six à la prise de Constantine.

CLÉMENTINE.

Ce n'est pas vrai!

SAINT-LÉONARD.

Voyons! tu as vingt-huit ans!

ARMAND.

Elle en a vingt-neuf!

GABRIELLE.

Elle en a trente! et vingt-cinq centimes.

CLÉMENTINE.

Pourquoi pas quatre-vingts?... appelez-moi tout de suite madame Patriarche.

RAOUL.

Accordé.

SAINT-LÉONARD.

Silence, mère Patriarche! Raoul va chanter la romance sentimentale : *Que ferai-je de mon printemps!...* musique de monsieur... paroles de mademoiselle Aglaé.

ARMAND.

Attendons Aglaé, l'auteur chantera ses paroles lui-même.

RAOUL.

Aglaé est fort occupée ce matin; je crois qu'elle ne trouvera pas le temps de venir.

SAINT-LÉONARD.

On trouve toujours le temps de déjeuner!

RAOUL.

J'ai ses pouvoirs pour la remplacer... Je bois pour elle et pour moi! (Il boit dans deux verres.)

TOUS.

Bravo!

SAINT-LÉONARD.

Eh bien! chante aussi pour elle; tu dois être en voix!

RAOUL.

Dialogue lyrique entre une bergère de la rue Blanche, plus naïve que ses brebis, et trois bergers de la rue Saint-Lazare, plus malins que leurs moutons, sur cette question délicate adressée par la bergère aux bergers : Que ferai-je de mon printemps? (Il s'est levé et s'est approché de Saint-Léonard.) Toi, tu es la bergère, mets-toi à la place d'Aglaé, moi, je suis les trois bergers. Vous, les moutons. (Il prend la place de Saint-Léonard, qui a mis une rose dans ses cheveux ; ils se font face en tournant de trois-quart le dos à la table. Ils sont un peu ivres et boivent en chantant.)

SAINT LÉONARD.

AIR :

PREMIER COUPLET.

La bergère au premier berger.

Que faire de mon printemps,
Joli berger de la plaine ?
Guide mes pas innocents ;
Que faire de mon printemps ?

RAOUL.

Beeh... la, la...
En satin change ta laine ;
Beeh... la, la...
De tes sabots fais des gants !

SAINT LÉONARD.

DEUXIÈME COUPLET.

La bergère au deuxième berger.

Que faire de mon printemps,
Beau berger de la montagne ?
Maintenant que j'ai des gants,
Que faire de mon printemps ?

RAOUL.

Beeh...
Gagne vite une campagne,
Beeh...
Avant de gagner trente ans !

SAINT LÉONARD.

TROISIÈME COUPLET.

La bergère au troisième berger.

Que faire de mon printemps ?

Me voilà propriétaire
De deux hôtels importants!
Que faire de mon printemps?

Beeh...
Une rente viagère
Beeh...
Pour le reste de tes dents!

SAINT-LÉONARD.

Buvons à Raoul, il a chanté comme un ange!

RAOUL, tendant son verre.

Un verre de kirsch à cet ange.

CLÉMENTINE.

Si nous dansions?

TOUS.

Dansons!

SAINT-LÉONARD.

Mais la table n'est pas enlevée?

CLÉMENTINE.

Dansons autour de la table?

GABRIELLE, montant sur sa chaise.

Non! sur la table!

SAINT-LÉONARD.

Mais non! allons danser dans le jardin. Gabrielle au piano! et nous dans le jardin.

TOUS, avec feu.

Au jardin! Au jardin! (Tous sortent en polkant, excepté Raoul et Saint-Léonard.)

SCÈNE VI

RAOUL, SAINT-LÉONARD, pris d'ivresse tous deux, MARÉCHAL.*

MARÉCHAL.

Mademoiselle Aglaé ne pourra décidément pas venir. Elle attendra monsieur, pour ce que monsieur sait bien.

* Saint-Léonard, Raoul, Maréchal.

RAOUL, gris.

Très-bien ! je suis aux ordres de madame... allons danser. (Maréchal sort.)

SAINT-LÉONARD.

Dis donc, est-ce que tu as la prétention de danser, toi, qui peux à peine marcher?

RAOUL.

Est-ce que j'ai bu outre mesure?

SAINT-LÉONARD.

Tu ne t'en aperçois donc pas? Moi, je ne suis qu'humecté... mais toi, Raoul, mon ami...

RAOUL.

Est-ce que je suis plus mouillé que toi?

SAINT-LÉONARD.

Tu es traversé?... Pfeuh!... on étouffe ici. Ah! c'est... (Il souffle une bougie de l'un des candélabres de la table.) Ah! on respire à présent! Dis donc, est-ce ton infernale Aglaé qui te pousse ainsi à boire?. . Te voilà absolument comme tu étais, l'autre jour, quand elle t'a fait faire ta belle équipée de Chantilly.

RAOUL.

Toujours cette affaire! C'est vrai, l'autre jour, aux courses de Chantilly, j'avais trop vivement déjeuné; et, quand cela m'arrive, non-seulement je ne sais pas ce que je fais... mais... mais... j'oublie totalement ce que l'on me fait faire.

SAINT-LÉONARD.

Tu l'avoues donc?

RAOUL.

Oui; mais je ne veux plus qu'on me parle de cette histoire-là... j'ai dit à ceux qui n'étaient pas contents de venir me trouver. Personne n'est venu... l'affaire est vidée... (Il s'assied à la place d'où il vient de chanter; Saint-Léonard est appuyé contre la table.)

SAINT-LÉONARD.

Je ne le crois pas... mais passons. Aujourd'hui encore tu as bu... trop dé... rai... dé... rai... dé... rai... son...

RAOUL.

Na...

SAINT-LÉONARD.

Ble...

RAOUL.

Ment...

SAINT-LÉONARD.

Merci! Aurais-tu un projet?

RAOUL.

Je crois que oui!

SAINT-LÉONARD.

Aglaé.

RAOUL.

Aglaé est mon premier amour.

SAINT-LÉONARD.

Soit! qu'est-ce qu'il nous veut, ce premier amour?

RAOUL.

Depuis trois ans, nous n'avons jamais rompu, Aglaé et moi, que pour nous remettre plus ivoréca... ivo... ir... ré... vo...

SAINT-LÉONARD.

Ca...

RAOUL.

Ble...

SAINT-LÉONARD.

Ment.

RAOUL.

Merci... Ensemble.

SAINT-LÉONARD.

Je veux bien... icarévo... Je ne peux pas.

RAOUL.

Non... ensemble... Aglaé et moi ensemble.

SAINT-LÉONARD.

Ah! bien! je sais ça; mais dis-moi...

RAOUL.

Aglaé a plus que mon amour... elle a mes secrets... il faut bien avoir quelqu'un à qui les dire.

SAINT-LEONARD.

Je ne vois pas trop pourquoi... des secrets... on les garde.

RAOUL.

La vigne les dit bien à l'ormeau.

SAINT-LÉONARD.

Tu crois!

RAOUL.

Parole d'honneur! je suis un ormeau.

SAINT-LÉONARD.

Et aujourd'hui la vigne t'a dit tous ses secrets... Mais, non, tu n'es pas...

RAOUL.

Voyons, admets un instant que je sois un ormeau.

SAINT-LÉONARD.

J'admets.

RAOUL.

Aglaé est la vigne! de cette greffe il est sorti un gracieux rejeton.

SAINT-LÉONARD.

Ah ! j'entrevois !... Ainsi, Aglaé ...

RAOUL.

Aglaé m'a fait promettre qu'à ma majorité je reconnaîtrais ce rejeton.

SAINT-LÉONARD.

Allons donc !

RAOUL.

Or, je suis majeur depuis midi.

SAINT-LÉONARD.

Et elle te somme de tenir ta promesse?

RAOUL.

Oui.

SAINT-LÉONARD.

Il est à peine une heure; mais c'est une horloger que cette femme-là !

RAOUL.

Elle veut donc que j'aille aujourd'hui même, ce matin, après notre déjeuner... je ne sais où... signer je ne sais quoi... (Il se lève.)

SAINT-LÉONARD, le suivant.

Eh bien! à ta place... moi...

RAOUL.

Toi, tu n'aimes pas Aglaé... c'est connu.

SAINT-LÉONARD.

C'est possible !

RAOUL.

Et pourquoi ne l'aimes-tu pas?

SAINT-LÉONARD.

Parce que je la connais mieux que toi, parce qu'elle n'est pas ce que tu crois qu'elle est.

RAOUL.

Elle n'est pas?...

SAINT-LÉONARD.

Non. Autant les jeunes femmes qui étaient là à l'instant, sont remplies d'insouciance et de laisser-aller, autant Aglaé met de la réflexion dans tout ce qu'elle fait. Celles-là jettent par les croisées leur jeunesse, leur beauté, leur avenir, quelquefois même leur personne, car ces drôlesses sont parfois assez niaises pour se tuer pour nous, Aglaé ne jette rien, elle, par ses croisées; elles sont toujours fermées. Son désordre n'est qu'à la surface, et ceci me déplaît! Oui... oui... ceci me déplaît!... Ton Aglaé...

RAOUL.

Mon Aglaé?

SAINT-LÉONARD.

Elle crie plus fort que les autres à table, c'est vrai; mais observe-la, elle jette son madère sous la nappe et met de l'eau dans son vin de Champagne.

RAOUL.

Tu la calomnies, et je ne souffrirai pas...

SAINT-LÉONARD.

Elle feint l'ivresse comme elle feint le désordre, comme elle feint la passion.

RAOUL.

Elle ne m'aime donc pas?... elle me feint?...

SAINT-LÉONARD.

Elle t'aime... avec préméditation... c'est une femme avide.

RAOUL.

Mesure tes ex... tes expres...

SAINT-LÉONARD.

Je ne t'aiderai pas.

RAOUL, passant derrière lui en murmurant.

Tu n'es pas mon ami. (Il est très-ivre.)

SAINT-LÉONARD.

Elle * est très-avide... quoique elle ait à peine vingt ans, elle songe déjà à se faire des rentes.

RAOUL.

Allons donc!

SAINT-LÉONARD.

Elle est bien la femme de la romance que nous chantions tout à l'heure. Elle place son argent... ou le tien... Oui, Aglaé a son banquier. C'est la Vénus au grand-livre.

RAOUL.

Saint-Léonard!

SAINT-LÉONARD.

Maintenant que je t'ai dit loyalement ce que je pensais d'elle, veux-tu que je te donne un bon conseil?

RAOUL, à moitié endormi.

J'aimerais mieux un bon cigare. (Il va s'étendre sur une chaise longue à droite de la cheminée.)

SAINT-LÉONARD.

C'est ainsi que tu fais cas de mes paroles?.. reconnais qui diable tu voudras! (Tous les convives sont revenus depuis quelques instants et se sont placé aux portes pour écouter, sans être aperçus par Raoul ni par Saint Léonard.)

RAOUL, bégayant dans le sommeil.

Sans ta permission...

SAINT-LÉONARD.

Non-seulement, reconnais l'enfant; mais reconnais la mère.

RAOUL.

Je ferai tout ce qu'Aglaé me dira de faire. (Il dort.)

TOUS, avec explosion, tandis que Raoul est endormi. **

Gloire à Raoul!

GABRIELLE.

Sensible époux!

CLÉMENTINE.

Bon père!

ARMAND.

Une idée! si nous le reconnaissions tous! ce rejeton de

* Raoul, Saint-Léonard.

** Deux Convives, Zoé, Saint-Léonard, Clémentine, Armand, Raoul, Gabrielle.

la vigne et de l'ormeau ?... un père de plus... un père de moins...

TOUS.

Reconnaissons-le tous!

ARMAND.

Il se nommera comme moi, César.

UNE VOIX.

Comme moi, Antoine!

UNE VOIX.

Comme moi, Auguste!

SAINT-LÉONARD.

Antoine, Auguste, César! mais ce sera l'empire romain tout entier que ce garçon-là! Et qui vous dit que c'est un garçon?...

GABRIELLE.

Si c'est une petite fille, appelons-la comme moi, Gabrielle Pigalle.

ZOÉ.

Non, comme moi, Zoé Saint-Georges

(Tous se retirent, excepté Raoul qui reste endormi.)

SCÈNE VII

RAOUL, MARÉCHAL.

MARÉCHAL, cherchant à éveiller Raoul.

Monsieur! monsieur! monsieur!

RAOUL, sans ouvrir les yeux.

Qui est là! qu'y a-t-il?

MARÉCHAL.

Il y a deux messieurs dans l'antichambre qui veulent absolument vous parler.

RAOUL, les yeux fermés.

Laisse-moi tranquille!

MARÉCHAL.

Cependant, monsieur le baron...

RAOUL, *de même.*

Laisse-moi dormir! Aglaé, chante-moi ton quatrième couplet.

MARÉCHAL.

Monsieur le baron, il faut absolument, je vous le répéte...

RAOUL, *se levant et chancelant.*

Encore! eh bien, voyons, de quoi s'agit-il?... Parle!

MARÉCHAL.

Le monsieur qui est venu tantôt enlever cette dame...

RAOUL.

Quel monsieur?

MARÉCHAL.

Il envoie deux témoins...

RAOUL.

Ah oui!.. j'y suis!.. je vais les recevoir!.. (*Il s'élance pour sortir.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SAINT-LÉONARD.

SAINT-LÉONARD, *l'arrêtant.*

Eh bien! où vas-tu de ce côté? Il paraît qu'Aglaé est en bas qui t'attend pour aller reconnaître ton héritier... ou ton héritière, car la queue du diable m'étrangle, si je sais de quel sexe....

RAOUL.

Un enfant!.... un héritier?...

SAINT-LÉONARD.

Le malheureux ne se souvient déjà plus!... mais Aglaé se souvient... elle!

RAOUL.

Ah! oui.... mais d'abord.... il me tombe sur les bras une affaire....

SAINT-LÉONARD.

Quelle affaire?

RAOUL.

Un duel, parbleu!

SAINT-LÉONARD.

Allons donc!... un duel... c'est ton ivresse qui te fait imaginer....

RAOUL.

C'est possible.... mais.... sois mon témoin!...

SAINT-LÉONARD.

Dans l'état où tu es?... tu veux donc te faire tuer?...

RAOUL.

Le jour même de ma vingt et unième année.... ce serait drôle.... hein?...

SAINT-LÉONARD.

Mais ce duel.... avec qui?...

RAOUL.

Est-ce que je sais!... Quand je l'aurai tué, nous tâcherons de savoir....

GABRIELLE.

Ah! voici Aglaé!... (Mouvement tumultueux pour saluer l'arrivée d'Aglaé.)

RAOUL.

Aglaé!... Saint-Léonard... va recevoir ces messieurs. Dis-leur que je tuerai leur ami, demain matin, sans faute. (A Maréchal.) Donne-moi mon chapeau. (Sortie agitée de Raoul, entouré de tous les Convives.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Salon très-simple ouvrant sur un jardin; porte au fond et dans les pans coupés. A droite, cheminée ; devant la cheminée et très-près, table couverte d'un tapis et de cartes géographiques, globe, etc ; près de la table un petit canapé; à gauche, guéridon sur lequel est un porte-cigares. De chaque côté de la porte du fond, panoplies.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MARÉCHAL, RAOUL.

RAOUL. Il est assis sur le canapé, il lit, Maréchal entre du fond, il apporte des cigares.

Mon vieux camarade, expliquons-nous : veux-tu continuer à être marin, ou bien reprendre à terre ton service auprès de moi, qui ne reverrai pas la mer avant longtemps?

MARÉCHAL.

Vous me laissez le choix?

RAOUL.

Oui.

MARÉCHAL.

Tenez, mon commandant, depuis treize ans je vous ai vu si rudement travailler sur toutes les mers pour gagner tous vos grades, que je suis fatigué rien que de vous avoir vu faire. Je désire me reposer. Vous m'avez mérité les invalides; permettez que je les prenne ici.

RAOUL.

Alors tu deviens mon intendant, car je ne souffrirai pas qu'un brave soldat de marine, qui a navigué et combattu douze ans à mes côtés, redevienne valet de chambre. Va donc t'acheter tout de suite un habit d'intendant.

MARÉCHAL.

Votre intendant, soit! tout ce que vous voudrez. Vous quitter, c'est difficile. Vous dites bien, mon commandant,

voilà douze ans, même treize, que nous parcourons ensemble le vieil Océan.

RAOUL.

Ce qui ne nous a pas précisément rajeunis.

MARÉCHAL.

Vous êtes plus jeune qu'avant nos treize ans de service dans l'Amérique, dans l'Inde et en Crimée Et vous vous êtes donné du mal, oui! sans compter cette blessure à la tête. Il est vrai que sans cette blessure vous n'auriez jamais connu mademoiselle de Pontalbert. Ah! voilà une femme!

RAOUL.

N'est-ce pas?

MARÉCHAL.

Et dire que jeune, riche, noble, belle comme elle est, elle a fait toute notre campagne de Crimée. Figurez-vous qu'hier, je l'ai rencontrée dans l'escalier. Je sortais de chez madame de Kernoël où j'étais allé chercher ce gros livre. (Il désigne le livre déposé sur la table.) Mademoiselle de Pontalbert me l'a pris des mains et s'est mise à le lire en imitant sa tante : « Campagnes sur mer depuis 1804 jusqu'en 1814 de la femme d'un contre-amiral, etc. » Tout à coup, elle a cru entendre madame de Kernoël, elle a eu une peur... mais une peur!...

RAOUL.

Chère Suzanne!

MARÉCHAL.

Heureusement ce n'était pas madame de Kernoël, qui n'entend pas raillerie sur ses campagnes. Avant de rentrer chez elle, mademoiselle de Pontalbert m'a annoncé qu'elle viendrait vous voir aujourd'hui dans la matinée.

RAOUL.

Je devine pourquoi : elle est convaincue que je me trouve très-mal dans ce pavillon perdu à l'extrémité de l'hôtel.

MARÉCHAL.

Tout juste, mon commandant.

RAOUL.

Mais personne ne sait mieux que mademoiselle de Pontalbert que je ne suis dans ce pavillon que provisoirement, et en attendant que l'on m'installe dans l'aile dont on

achève en ce moment les réparations. Et que lui as-tu répondu?

MARÉCHAL.

Mademoiselle, quand on a couché onze mois dans les tranchées de Sébastopol, on est sur des roses partout. — Braves gens, a-t-elle murmuré, que vous avez souffert làbas! — Nous aurions souffert bien davantage, lui ai-je répondu, sans ces chères femmes comme vous; nous vous appelions l'état-major du bon Dieu. — Mais j'oublie que vous m'avez ordonné d'aller m'acheter un habit d'intendant, mon commandant, excusez ma curiosité : Comment est habillé un intendant?...

RAOUL.

Comme un maître; seulement le drap de l'habit de l'intendant est beaucoup plus beau.

MARÉCHAL, après quelques pas pour sortir.

Ah! à propos... si la dame qui est venue deux fois ce matin se présentait encore?

RAOUL.

Quelle dame?

MARÉCHAL.

Elle n'a pas dit son nom, et comme elle était voilée...

RAOUL.

Est-ce que je connais encore des dames à Paris?...

MARÉCHAL.

Que lui dirai-je?

RAOUL.

Une dame voilée... qui vient deux fois... qui ne laisse pas son nom...

MARÉCHAL.

Faudra-t-il la recevoir?

RAOUL.

Oui... Mais j'entends des voix connues qui demandent si je suis visible. (Courant avec joie à la porte.) Si je suis visible! (Maréchal sort.)

SCÈNE II

RAOUL, SAINT-LÉONARD, ARMAND, puis MARÉCHAL.

RAOUL.

Venez donc! quel bonheur de vous revoir!

SAINT-LÉONARD.

Dis donc de nous revoir...

RAOUL.

Asseyez-vous, prenez des cigares... Ces chers amis !... (Ils s'asseyent autour du guéridon à gauche.)

ARMAND.

Ah çà, dis donc, tu as été superbe en Crimée.

RAOUL.

Tout le monde a fait son devoir.

SAINT-LÉONARD.

Tout le monde n'a pas été fait officier de la Légion d'honneur et capitaine de frégate.

RAOUL.

J'ai été plus heureux. Que veux-tu ? le bonheur ne me quitte pas depuis douze ans, depuis que j'ai pris la vie au sérieux.

SAINT-LÉONARD.

Le bonheur et la fortune auraient donc marché de pair avec la gloire ? On le dirait en voyant le splendide hôtel que tu vas habiter. (Il se lève et remonte, Raoul le suit.)

RAOUL.

Cet hôtel est à mademoiselle Suzanne de Pontalbert, que je vais épouser. Vous me voyez ici campé en attendant.

SAINT-LÉONARD.

Comme tout t'arrive, à toi !

RAOUL. Ils vont se rasseoir en changeant de place.

La jeunesse est finie ; jeunesse mêlée de mauvais jours, suivis, grâce au ciel, de belles et braves résolutions de travail, accomplies avec courage ; enfin la récompense ! l'estime de mon pays, un mariage avec une fille d'honorable maison ; bientôt le plus doux des devoirs, des enfants à élever.

ARMAND.

Ainsi tu te maries ?

RAOUL.

Dans quatre jours le contrat, dans huit jours le mariage.

ARMAND.

Est-ce que mademoiselle de Pontalbert n'est pas, par sa mère, une Kernoël ?

RAOUL.

Précisément : elle est de cette famille. Famille très-ancienne, très ancienne, mais bien réduite. Il ne reste de ce grand nom que madame de Kernoël, tante de mademoiselle de Pontalbert, qui est ici avec sa nièce et qui est arrivée de Saint-Malo depuis quelques jours seulement, et un M. Thomas de Kernoël que je ne connais pas du tout, que je ne connaîtrai probablement jamais : un vieux gentilhomme qui ne sort pas de ses terres, où il se livre à la culture en grand et à l'élevage des bestiaux.

SAINT-LÉONARD.

Tout ceci est fort bien, mais tu ne nous dis pas où tu as connu cette honorable famille?

RAOUL.

Je l'ai connue par la femme que je vais épouser.

SAINT-LÉONARD.

Oui, mais où as-tu connu la femme que tu vas épouser?

RAOUL.

En Crimée!

ARMAND.

Ah! je ne comprends pas!

SAINT-LÉONARD.

Cela se comprendrait si tu épousais une Russe, une Arménienne, une Turque, mais une Bretonne!

RAOUL.

Oui, cela paraît merveilleux, et c'est pourtant bien simple.

SAINT-LÉONARD.

Je t'avoue que nous sommes curieux de savoir...

RAOUL.

Un autre jour je vous raconterai toute ma vie depuis que j'ai cessé de vous voir, mes bons amis; mais, à loisir, les pieds sous la table. (*A Saint-Léonard.*) Tu te mets encore à table, je suppose. Tu manges toujours bien?

SAINT-LÉONARD.

Je mange... oui... Oh! je n'engraisse pas, mais je mange... bien, c'est autre chose.

RAOUL.

Quoi donc? Est-ce que ton estomac?...

SAINT-LÉONARD.

Toujours de fer !

RAOUL.

Eh bien alors !

SAINT-LÉONARD.

Les intentions sont excellentes... mais, convaincu, tu te souviens, que je devais infailliblement, à trente-un ans, faire comme tous mes aïeux, un superbe mariage; j'avais projeté de manger ma fortune en dix ans.

RAOUL.

Je m'en souviens.

SAINT-LÉONARD.

Eh bien! les dix ans ont passé, j'ai mangé les cinq cents mille francs, et il ne s'est présenté aucun superbe mariage.

RAOUL.

Aïe! tes aïeux t'ont volé!

SAINT-LÉONARD.

Indignement volé! Vois si ce n'est pas une pitié; je crève de célibat et de misère.

RAOUL.

Mon pauvre Saint-Léonard! sois tranquille : j'ai des amis puissants dans l'administration; on te trouvera quelque bon emploi.

SAINT-LÉONARD.

Dans les subsistances, si c'est possible.

MARÉCHAL, bas à Raoul.

Mademoiselle de Pontalbert va se rendre auprès de vous.

SAINT-LÉONARD.

Nous te quittons.

RAOUL.

Pour nous revoir bientôt. Je tiens à vous présenter à ma nouvelle famille. Je suis fier de montrer ce que j'ai de mieux dans le passé à ce que j'ai de plus cher dans le présent. (Saint-Léonard et Armand s'en vont.)

MARÉCHAL, regardant à gauche.

Mademoiselle de Pontalbert. (Il sort.)

SCÈNE III

SUZANNE, RAOUL.

SUZANNE.

Je vous dérange, vous étiez avec des amis.

RAOUL.

Qui seront bientôt les vôtres, mademoiselle.

SUZANNE.

Bien que je vous aie fait annoncer ma visite, vous n'allez pas moins être surpris du motif...

RAOUL.

Je le connais.

SUZANNE.

Je ne le pense pas.

RAOUL.

Je le connais, vous dis-je; vous venez encore m'engager à ne pas me désespérer de la lenteur des peintres et des tapissiers chargés d'embellir nos futurs et très-prochains appartements.

SUZANNE.

J'ai une confidence à vous faire : Je vous ai dit souvent que lorsque nous serions en France...

RAOUL.

En effet...

SUZANNE.

Si j'ai tenu à ne vous la faire qu'à Paris, c'est qu'il y avait plus d'une raison pour ne pas ajouter là-bas une nouvelle préoccupation à tant d'autres qui nous accablaient. D'ailleurs, je n'avais pas encore le consentement de ma tante, madame de Kernoël, à notre mariage.

RAOUL, la faisant passer en lui indiquant le canapé.

Ce que vous allez me dire se rattache donc?...

SUZANNE.

A notre mariage. (Elle s'assied.)

RAOUL.

Je commence à craindre...

SUZANNE.

Vous savez, Raoul, qu'il n'existe pas d'attachement plus réel, plus éprouvé que le nôtre.

RAOUL.

Il s'est formé dans des circonstances si extraordinaires, qu'il n'a rien de l'origine si souvent légère, capricieuse des autres amours.

SUZANNE.

Celui-là n'a pas commencé dans un salon, à la lueur des bougies, par une soirée de fête.

RAOUL.

Il a commencé sur le champ de bataille, comme l'amitié d'un soldat pour son frère d'armes. Quand je vous vis pour la première fois ce fut à travers un nuage de sang... j'étais couché sur un brancard.

SUZANNE.

Pauvre Raoul!

RAOUL.

Vous me dites tout bas à l'oreille : Courage! je vous sauverai!

SUZANNE.

Oui, je me souviens...

RAOUL.

Et quand je vous demandai, quelques instants après, dans le délire de la fièvre : Qui êtes-vous? vous me répondites : Je suis votre sœur, je m'appelle la Charité.

SUZANNE.

Je vous ai bien soigné n'est-ce pas, mon cher malade, et comme je fus joyeuse le jour où vous pûtes quitter votre lit de douleur!

RAOUL.

Appuyé sur votre bras, j'allai vers la croisée de l'hôpital qui donnait sur les jardins du sérail. Éternelle beauté de la vie! Il faisait doux, je revoyais le soleil, un jasmin d'Alep m'envoya une bouffée de parfum au visage. Enivré, je tourne la tête pour voir l'ange qui m'avait soutenu pendant ma longue maladie. Il s'était envolé!

SUZANNE.

Il n'y avait plus qu'une femme à vos côtés.

RAOUL.

Je pris votre main : vous ne la retirâtes pas... Suzanne ! Suzanne ! n'oubliez jamais cette matinée.

SUZANNE.

Je n'oublierai pas non plus votre pâleur quand je vous dis : La sœur de charité ne sait pas ce que vous lui avez dit, mais mademoiselle de Pontalbert, marquise de Kernoël, vous a entendu.

RAOUL.

Oh ! oui, ma peur fut grande : vous ne m'aviez jamais dit qui vous étiez. Je croyais donner un nom et une position à une pauvre fille, et une demoiselle de grande maison daignait m'élever jusqu à elle.

SUZANNE, elle se lève.

Mais je rétablis bien vite l'égalité par quelques mots : vous m'aviez dit : Je vous aime, et moi je vous répondis : Je vous aime. Et aujourd'hui voici ce que j'ai encore à vous dire : La perte de ma mère, dont la mort me laissait orpheline, me causa une douleur si forte, si poignante, que je résolus de me vouer à la vie religieuse, renonçant pour toujours à un monde où mes grands revenus me donnaient le droit de briller. Ni les raisonnements, ni les pleurs de la sœur de ma mère, madame de Kernoël, ne me détournèrent de ma résolution. J'ajouterai que les sollicitations infiniment moins désintéressées de son frère, qui m'avait toujours destinée dans son esprit à être la femme de son fils, le comte Alexandre de Kernoël, ne furent pas plus heureuses auprès de moi. Cependant, ne voulant pas ôter tout espoir à mon oncle, je lui écrivis que si je ne persistais pas dans la vie religieuse, je consentais, au retour, à accepter la main de son fils.

RAOUL.

Voulez-vous me laisser continuer? Vous venez me demander ce que vous êtes tenue de faire devant votre promesse ?

SUZANNE.

Oui... (Voyant qu'il réfléchit.) Vous réfléchissez.... vous hésitez à me répondre ?

RAOUL.

Que voulez-vous?... C'est de moi... c'est de vous qu'il s'agit ; c'est de notre avenir qu'il faut que je décide. Je n'ai donc pas le droit de vous dire, sans paraître partial, c'est-à-dire indigne de votre confiance : Passez légèrement sur vos

scrupules; ne pensez plus à cette promesse... Non, je ne puis vous conseiller cela moi-même.

SUZANNE.

Parlez, Raoul, j'ai foi en vous.

RAOUL.

D'un autre côté vous n'attendez pas de moi un désintéressement impossible, vous n'espérez pas que je vous dise : Mariez-vous avec votre cousin le comte de Kernoël ?

SUZANNE.

Non, je n'attends pas cela ! vous détruiriez au contraire toutes mes croyances, vous froisseriez l'amour que j'ai pour vous; vous ne pouvez pas cela non plus... oh ! non !

RAOUL.

Que puis-je alors ?...

SUZANNE.

Ah ! ainsi vous ne voyez pas un moyen ?...

RAOUL.

Un seul; si vous aviez encore votre mère, c'est elle que vous consulteriez aujourd'hui ?

SUZANNE.

En doutez-vous ?

RAOUL.

Et ce qu'elle vous aurait conseillé serait exécuté...

SUZANNE.

Comme un ordre.

RAOUL.

Madame de Kernoël représente votre mère ?

SUZANNE.

Oh ! oui, par l'intelligence et par la cœur, malgré ses bizarreries.

RAOUL.

Eh bien ! dites-lui tout, et faites absolument tout ce qu'elle vous dira.

SUZANNE.

Comme nous nous entendons bien, vous et moi ! j'avais pensé à elle .. je lui ai même déjà laissé pressentir mon anxiété. Mais de votre côté vous approuverez...

RAOUL.

Tout! pourvu qu'elle ne vous dise pas d'épouser votre cousin.

SUZANNE.

Bien entendu!

RAOUL.

Cependant, si elle le conseillait?...

SUZANNE, enlevant la réponse.

Alors?...

RAOUL.

Alors, jurez-moi que...

SUZANNE.

Non, pas de serment! vous voyez ce qu'on souffre rien que pour une simple promesse. Remettons-nous-en avec confiance à celle que notre inspiration à choisie pour juge. Je l'entends; dans quelques minutes, elle nous aura tirés de ce grand embarras.

SCÈNE IV

MADAME DE KERNOEL, RAOUL, SUZANNE.

MADAME DE KERNOEL.

Bonjour, mes enfants, bonjour! Dites-moi tout de suite... ce monsieur Armand des Tournelles, qui est venu vous faire visite, appartient-il à l'illustre famille de ce nom qui a fourni tant de braves marins à la France?

RAOUL.

Oui, madame.

MADAME DE KERNOEL.

Que je regrette de ne pas m'être trouvée là! j'ai connu, dans ma dernière campagne en Chine, à Macao ou à Madagascar... Non... c'était à Singapore... un Hector des Tournelles.

RAOUL.

C'était le grand-père de mon ami Armand.

MADAME DE KERNOEL.

J'en félicite votre ami, qui a suivi sans doute la même carrière que...

RAOUL.

Non, madame.

MADAME DE KERNOEL.

Tant pis, tant pis !... c'était un bel exemple à suivre. Cet Hector des Tournelles, dont je vous parle, fut massacré à coups de hache par les pirates de la mer du Sud. Mais vous trouverez tout au long ses aventures dans cet ouvrage que je vous ai donné à lire. (Elle montre le livre déposé sur la table.)

RAOUL.

Je l'ai lu, madame, et je le relirai encore... Un beau livre ! (Il le prend et l'ouvre.)

MADAME DE KERNOEL *

C'est l'histoire de ma vie! (Elle lit à haute voix le titre.) « Campagnes sur mer, depuis 1804 jusqu'en 1814, de la femme » d'un contre-amiral. Combats livrés par elle pendant ces » dix années de guerre; ses descentes armées dans l'Inde ; » les tempêtes qu'elle a essuyées ; ses naufrages ; les ré- » voltes qu'elle a apaisées, les captures qu'elle a faites, les » blessures qu'elle a reçues, etc., etc. » (Avec un soupir.) Que ces temps glorieux sont loin de moi! je ne veux pas me les rappeler. ** (Elle a passé devant Suzanne.) Ma nièce, allons comme hier acheter des chapeaux, des bêtises et des robes, puisque ton projet est de me pavoiser, le jour de tes noces, comme on pavoise un vaisseau de 74 le jour de la fête du souverain. Allons !

SUZANNE.

Si vous le permettez, ma tante, nous ne recommencerons nos emplettes qu'après déjeuner.

MADAME DE KERNOEL

Je veux bien... mais pour quel motif?

RAOUL.

Pour deux motifs; le premier, c'est que j'ai à vous parler.

MADAME DE KERNOEL

Et le second *** ?

RAOUL.

C'est que j'ai à vous parler.

MADAME DE KERNOEL.

Je vous écoute.

* Raoul, madame de Kernoël, Suzanne.

** Raoul, Suzanne, madame de Kernoël.

*** Raoul, madame de Bernoël, Suzanne.

RAOUL.

La fortune de votre nièce, notre chère Suzanne, est très-grande : deux cent cinquante mille livres de revenu...

MADAEE DE KERNOEL.

Eh bien! après?..

RAOUL.

Et moi, de mon côté, je n'ai que... je n'ai rien...

MADAME DE KERNOEL.

C'est ce qui vous trompe, vous avez un million.

RAOUL.

Comment?

MADAME DE KERNOEL.

Oui, un million que je vous laisse dans mon testament.

RAOUL.

Mais qu'ai-je donc fait pour cela?

MADAME DE KERNOEL.

Quand je vous donne ma nièce, qui vaut cinq millions, je puis bien en ajouter un petit pour compléter la demi-douzaine. Ce que vous avez fait pour cela?... Vous voulez donc que je vous rappelle encore une fois que c'est à vous que je dois de serrer sur mon cœur cette chère enfant? (Elle embrasse Suzanne)

RAOUL.

Comptez-vous pour rien ce qu'elle a fait pour moi?

MADAME DE KERNOEL.

Vous pouvez être quitte l'un envers l'autre... soit! mais moi je ne le suis pas, je ne le serai jamais envers vous... Ainsi donc, vous avez un million, elle en a cinq, et tout cela ira ensuite à vos enfants, car vous en aurez, je le jure par Sainte-Barbe, patronne des marins, vous en aurez !...

RAOUL.

Mais, permettez... votre famille...

MADAME DE KERNOEL.

Ne craignez rien pour mon neveu Alexandre, il aura sa part, sa part légitime, je ne l'oublierai pas, quoique son père soit très-riche... Mais il est un Kernoël... le dernier rejeton de notre branche... Je dirai tout cela au vieux en lui écrivant pour lui apprendre votre mariage, qu'il ne connaîtra, je le jure bien, que lorsqu'il sera paraphé, célé-

bré, béni, consommé. Je connais mon frère, il troublerait la fête, il empêcherait peut-être le mariage ! Comment ?... je n'en sais rien... mais il l'empêcherait. Ah ! que Dieu le tienne éloigné d'ici ! Quoique jumeaux, nous n'avons jamais pu nous entendre. Nous nous disputions, nous nous battions déjà, pour ainsi dire, avant d'être au monde : je l'ai entendu raconter par ma mère. La chère femme disait souvent que, trois jours seulement après notre naissance, lui et moi, étant couchés dans le même berceau, elle entendit distinctement un soufflet que l'un des deux jumeaux donnait à l'autre... c'est moi qui l'avais donné. Jugez si depuis... Voyons maintenant ce que tu as à me dire, toi, ma nièce?

SUZANNE.

Je vous racontais l'autre jour, vous vous le rappelez peut-être, le trouble, l'agitation d'une de mes amies qui avait fait une promesse irréfléchie de mariage à l'un de ses cousins... Cette amie... c'était moi.

MADAME DE KERNOEL.

Ah ! c'était toi?

SUZANNE.

Aujourd'hui je viens vous demander la conduite que je dois tenir, la détermination sérieuse à laquelle je dois irrévocablement m'arrêter.

MADAME DE KERNOEL, *devenant grave.*

Ainsi tu veux savoir mon opinion au sujet de cet engagement que tu as contracté, ma pauvre enfant, envers ton cousin, le comte de Kernoël, car c'est bien de lui, je pense, qu'il s'agit aussi...

SUZANNE.

Oui.

MADAME DE KERNOEL.

Tu ne connaissais pas ton cousin avant de quitter la France?

SUZANNE.

Vous le savez, je ne l'ai jamais vu.

MADAME DE KERNOEL.

Tu n'as contracté, ni avec lui ni avec son père, aucune grande obligation?...

SUZANNE.

Aucune.



MADAME DE KERNOEL.

Mais tu as promis, cependant ?...

SUZANNE.

Oui... et votre opinion ?...

MADAME DE KERNOEL, *d'un ton solennel.*

Mon opinion est... (*d'un ton léger,*) que cet engagement n'est rien, ne signifie rien, n'engage à rien.

RAOUL.

N'est-ce pas ?

SUZANNE.

Mais, ma tante, avez-vous bien songé que je suis Bretonne, fille noble, femme chrétienne, et que, ne fût-elle écrite que sur le sable, ma promesse...

MADAME DE KERNOEL.

Je te dis... (*Maréchal entre.*) Ah ! voici Maréchal qui vient nous anoncer que le déjeuner est servi... silence dans l'entrepont ! * allons déjeuner. La promenade m'aurait donné un meilleur appétit. Ah ! il me manque ici pour l'aiguiser l'air vif de l'Océan. Ah ! mes enfants ! si Paris était seulement à Saint-Malo ! quelle belle ville ce serait !

SUZANNE.

Êtes-vous content ?

RAOUL.

Du conseil de votre tante, oui... mais vous n'avez pas promis de le suivre...

SUZANNE.

Mon ami...

MADAME DE KERNOEL.

Eh bien ! la flottille reste en arrière. (*Tous sortent, excepté Maréchal.*)

SCÈNE V

MARÉCHAL *seul, s'admirant.*

Suis-je beau avec cet habit ! trop beau. Je ne vais plus oser me servir moi-même. Le tailleur m'a même dit que ce costume demande beaucoup d'importance et même un peu d'insolence. Nous essayerons... Mais suis-je magnifique !

* Maréchal, madame de Kernoël, Raoul, Suzanne.

SCÈNE VI

MARÉCHAL, MONSIEUR DE KERNOEL en costume de fermier breton.

MONSIEUR DE KERNOEL.

On m'a dit que je rencontrerais ici madame de Kernoël.

MARÉCHAL.

Ah! pardon, monsieur, les domestiques n'auront pas su vous dire... (A part.) Mais c'est un paysan, et je l'appelle monsieur.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Ce pavillon dépend bien de l'hôtel de mademoiselle de Pontalbert?

MARÉCHAL.

Oui, mon brave homme, mais mademoiselle est à déjeuner en ce moment avec sa tante, madame de Kernoël et monsieur Raoul de Bonnefond.

MONSIEUR DE KERNOEL, cherchant.

Monsieur de Bonnefond?...

MARÉCHAL.

C'est mon maître, le baron Raoul de Bonnefond, qui doit épouser bientôt, si cela peut vous être agréable, mademoiselle Suzanne de Pontalbert.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Ah! (A part.) On ne m'a pas trompé. (Haut.) Allez dire, je vous prie, à madame de Kernoël, qu'un compatriote ..

MARÉCHAL.

Mais, mon brave homme, je vous ai déjà dit que madame de Kernoël était à déjeuner avec sa nièce, et que...

MONSIEUR DE KERNOEL, s'asseyant sur le canapé.

Allez dire à madame de Kernoël qu'un vieux marquis de ses amis désirerait causer avec elle.

MARÉCHAL, confondu.

Un marquis! Monsieur le marquis!... si j'avais su... (A part.) Comme ça m'a réussi de faire l'impertinent! (Il sort.)

MONSIEUR DE KERNOEL, seul.

C'est donc vrai... ce mariage va avoir lieu! on ne m'a pas

trompé. Mais qui donc a eu intérêt à me faire savoir par le télégraphe, à deux cents lieues de Paris, ce qui se passe ici, dans cet hôtel, et ce que, dans cet hôtel on ne tenait pas beaucoup, sans doute, à me faire savoir? N'importe! me voilà... et je tâcherai....

SCÈNE VII

MONSIEUR DE KERNOEL, MADAME DE KERNOEL

MADAME DE KERNOEL, de mauvaise humeur.

Me faire quitter la table au moment... un vieux marquis... est-ce que ce vieux marquis ne pouvait pas?... (Avec étonnement en voyant monsieur de Kernoël.) Mon frère!

MONSIEUR DE KERNOEL, qui s'est levé.

Oui, ma sœur, votre frère.

MADAME DE KERNOEL.

A Paris !... par quel hasard?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Ce n'est pas le hasard.

MADAME DE KERNOEL, à part.

C'est le diable! (Haut.) Quel motif?...

MONSIEUR DE KERNOEL

Voici le motif: Suzanne se marie?

MADAME DE KERNOEL, à part.

Qui lui a dit?... (Haut.) Oui... je comptais vous faire par de son mariage aussitôt après la célébration... je n'aurais pas voulu vous imposer un voyage de deux cents lieues, vous qui n'aimez guère les déplacements.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Vous êtes trop bonne, madame de Kernoël, mais ce n'est pas précisément cela... Votre projetétait de ne m'instruirede ce mariage que lorsqu'il n'eût plus été temps de l'empêcher.

MADAME DE KERNOEL.

Votre projet serait donc de l'empêcher?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Vous n'ignorez pas, ma sœur, qu'il avait été décidé, afin que le sang des Kernoël ne déviât pas de trop de son cours, que Suzanne, l'unique enfant de notre sœur épouserait mon fils.

MADAME DE KERNOEL.

Oui, je crois...

MONSIEUR DE KERNOEL.

A Paris ont dit : Je crois... en Bretagne : J'en suis sûr. Mais j'achève ; voilà que Suzanne, renonçant tout à coup au monde pour entrer dans la vie religieuse, déclare ne plus vouloir se marier?..

MADAME DE KERNOEL.

Quoi de plus naturel?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Jusqu'ici... Elle s'en va soigner les victimes de la guerre. La guerre finie, elle revient ; mais, au lieu de rentrer au couvent, elle se marie.

MADAME DE KERNOEL.

Eh bien !

MONSIEUR DE KERNOEL.

Vous trouvez cela fort simple?

MADAME DE KERNOEL.

Sans doute.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Et mon fils, qui comptait sur la main de Suzanne?

MADAME DE KERNOEL.

Il épousera une autre femme; il n'en manque pas dans les cinq départements qui forment la Bretagne.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Oui, et les vastes propriétés patrimoniales de notre famille, exposées déjà si périlleusement sur la tête de notre sœur en épousant un Pontalbert, iront de nouveau à je ne sais qui, à d'obscurs descendants, au lieu de faire plein retour aux Kernoël, dont le nom a été toujours inséparable d'une grande position de fortune.

MADAME DE KERNOEL.

J'honore fort les Kernoël, mon frère, mais je n'admets pas que notre nièce, dont je n'ai, d'ailleurs, en rien forcé la volonté, dût sacrifier son amour à des intérêts de famille, tout respectables, je le répète, qu'ils puissent être.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Ah ! il y a donc amour pour le petit aspirant ?

MADAME DE KERNOEL.

Capitaine de frégate, mon frère, puisque vous êtes déjà au courant.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Un marin, enfin !

MADAME DE KERNOEL.

Comme vous dites cela ! un marin, enfin ! Connaissez-vous de plus beau titre ?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Ma sœur, vous me permettrez de croire...

MADAME DE KERNOEL.

Je vous permets tout, mon frère, excepté de toucher à la marine, que vous n'aimez pas, je le sais. De grâce, n'y touchez pas !

MONSIEUR DE KERNOEL.

Cependant...

MADAME DE KERNOEL.

Cela m'agace, cela m'irrite, cela me révolte. Savez-vous que feu monsieur de Kernoël, mon mari, qui était aussi notre cousin, puisqu'il était un Kernoël, que mon mari était contre-amiral ?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Je le sais, et je ne prétends pas...

MADAME DE KERNOEL.

C'est-à-dire un roi de la mer ! que lui et moi avons fait les plus belles campagnes navales de l'empire?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Je ne dis pas le contraire, seulement...

MADAME DE KERNOEL.

Que lui et moi avons constamment battu l'ennemi, soit à l'abordage, soit à boulets rouges, dans les eaux du Brésil, de l'Inde, du Mexique !...

MONSIEUR DE KERNOEL.

Oui, oui, mais voulez-vous maintenant me laisser dire?...

MADAME DE KERNOEL.

Que lui et moi n'avons jamais amené notre pavillon, et que lui s'est fait couper en deux par un boulet ?

MONSIEUR DE KERNOEL.

C'est très-héroïque, sans doute, mais...

MADAME DE KERNOEL.

Vous êtes-vous jamais fait couper en deux par un boulet, vous? * Un marin ! Je ne souffrirai jamais que des gentils-

* M. de Kernoël, madame de Kernoël.

hommes campagnards ne parlent pas avec le respect le plus profond de cette sublime profession. Est-ce que je médis, moi, de vos races bovines, ovines et porcines? Je me contente de les manger. Ainsi donc, mes petits gentilshommes campagnards...

MONSIEUR DE KERNOEL.

Appelez-nous tout de suite paysans...

MADAME DE KERNOEL.

Ma foi

MONSIEUR DE KERNOEL.

Eh bien! ces paysans, j'en suis fâché, ma sœur, valent bien vos matelots.

MADAME DE KERNOEL.

Matelots! matelots!

MONSIEUR DE KERNOEL.

Ces paysans vous font vivre. Conservez-les bien, ces gentilshommes campagnards, qui vous élèvent des bœufs et des moutons, qui vous sèment du blé, qui vous récoltent du cidre. Ils sont plus près de la vérité que vous, car ils sont simples, bons, laborieux, et plus près du bonheur surtout, car le bonheur ne consiste pas uniquement, que je sache, à se faire toujours couper en deux par un boulet.

MADAME DE KERNOEL.

Mon frère, rappelez-vous la scène du berceau!

MONSIEUR DE KERNOEL.

Ah! oui, je crois que je vous ai donné un soufflet.

MADAME DE KERNOEL.

C'est moi qui vous l'ai donné.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Oh! je sais bien que nous n'avons jamais pu nous entendre.

MADAME DE KERNOEL.

Si, le jour où nous nous sommes promis de ne plus nous voir.

MONSIEUR DE KERNOEL.

C'est vrai!... Mais revenons à Suzanne.

MADAME DE KERNOEL.

Je vous répète une dernière fois que Suzanne n'a fait que ce qu'elle a voulu; il est vrai que je l'ai approuvée. Suzanne épouse un officier distingué, brave, qui lui plaît, qu'elle aime, tandis que, entre nous, votre fils, outre qu'il est agriculteur comme vous...

3.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Achevez...

MADAME DE KERNOEL.

Votre fils n'est pas beau, mon frère.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Il n'est pas beau ?

MADAME DE KERNOEL.

Il est même très-laid.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Qu'en savez-vous?... vous ne l'avez jamais vu.

MADAME DE KERNOEL.

Il ne peut pas être beau : il doit avoir le nez des Kernoël, le teint brûlé, la bouche de travers des Kernoël.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Assez !... Vous allez maintenant insulter mon fils, après avoir insulté mes moutons et mes vaches !... A la fin, aspirant ou amiral, qu'a fait pour Suzanne, je ne serais pas fâché de le savoir, votre monsieur de Bonnefond, pour que vous lui jetiez ainsi à la tête, dans la personne de notre nièce, naissance, fortune, jeunesse, beauté?

MADAME DE KERNOEL.

Ce qu'il a fait ?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Oui.

SCÈNE VIII

SUZANNE, MONSIEUR DE KERNOEL, MADAME DE KERNOEL.

SUZANNE.

Ce qu'il a fait, mon oncle ?

MONSIEUR DE KERNOEL, embrassant Suzanne.

Suzanne! l'enfant de ma sœur !

MADAME DE KERNOEL.

Elle vous dira elle-même ce que monsieur de Bonnefond a fait pour elle. (Elle va s'asseoir sur le canapé.)

SUZANNE.

Ah ! c'est bien beau, mon oncle, ce qu'il a fait pour moi ! et je suis bien heureuse d'être la première à vous l'apprendre. Je ne sais si les soins que je lui donnais avaient excédé mes forces ou bien si je les avais déjà épuisées par six mois de fatigues, mais je fus tout à coup envahie moi-même par

la redoutable fièvre qui s'exhalait de cet asile où gémissaient tant de malades. Mon mal fut rapide, foudroyant ; le délire s'empara de moi. Je n'avais plus que quelques heures à vivre. Je ne regrettais qu'une chose en quittant la terre, c'était de n'être pas sûre d'avoir conservé à son pays le brave officier de marine confié à ma garde.

MADAME DE KERNOEL.

Brave enfant !

SUZANNE.

Une nuit... les journaux ont dû vous l'apprendre... le feu prit au vaste hôpital de Constantinople; les flammes embrasèrent les quatre murs. Nuit terrible !... tout s'écroulait autour de moi... Quand je rouvris les yeux, j'étais au bord du canal... le jour commençait à se lever... un bras, presque aussi faible que le mien, soulevait doucement ma tête à l'air du matin qui venait du Bosphore; puis, le même jour, je retrouvais, dans une maison hospitalière de Péra, auprès de moi, la même figure pâle, entrevue le matin. Celui qui m'avait arrachée à l'incendie était encore là... c'était monsieur de Bonnefond ; voilà ce qu'il a fait ! Malade, blessé, mourant lui-même, ce qu'il a fait pour mademoiselle de Pontalbert. Je ne sais s'il me doit la vie, mais assurément, après Dieu, je lui dois la mienne. Maintenant, monsieur de Kernoël, allant au devant de la pensée qui vous a conduit ici, je vous dirai que si j'ai laissé espérer beaucoup à mon sauveur, je ne lui ai rien caché. Écrivez à votre fils de se rendre à Paris, et il apprendra de ma bouche même ce que je viens de vous dire, et c'est lui qui décidera une question de délicatesse, qu'au fond de l'âme j'ai toujours eu la pensée de laisser résoudre par sa parfaite loyauté. Écrivez-lui donc que...

MONSIEUR DE KERNOEL.

Pourquoi écrirais-je à mon fils? mon fils est ici, il habite Paris depuis plusieurs années.

MADAME DE KERNOEL.

Votre fils n'habite pas le fin fond de la basse Bretagne?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Il n'habite aucun fin fond. Il réside, il vit à Paris.

MADAME DE KERNOEL, *se levant.*

Je sombre sous voiles !

MONSIEUR DE KERNOEL.

Sombrez !

MADAME DE KERNOEL.

Un Kernoël, un druide devenu Parisien !

MONSIEUR DE KERNOEL.

Je suis descendu chez lui en arrivant hier, et je l'aurais amené chez vous en venant, s'il n'était parti depuis deux jours pour Caen.

MADAME DE KERNOEL.

C'est cela! pour Caen, où l'on va acheter les bœufs; il est donc éleveur, lui aussi; il travaille dans la boucherie?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Non, ma sœur, il n'est pas allé à Caen pour acheter des bœufs; le comte s'occupe des chevaux.

MADAME DE KERNOEL.

Des veaux... je le disais bien.

MONSIEUR DE KERNOEL, criant.

Il s'occupe des chevaux !...

MADAME DE KERNOEL.

Il serait maquignon?

MONSIEUR DE KERNOEL.

En vérité, ma sœur...

MADAME DE KERNOEL.

Maquignon en grand.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Le comte n'est pas plus maquignon qu'il n'est boucher. Mon fils, que j'ai laissé libre de disposer de sa fortune, convaincu qu'il ne la dissipera pas en folies, se livre avec ardeur au perfectionnement de nos bonnes races de chevaux ; industrie utile, sérieuse, en honneur depuis longtemps dans toute l'Angleterre, qui lui doit la solidité de son armée, l'éclat de ses plaisirs. Tandis que je forme de belles races de bœufs, mon fils élève de belles races de chevaux. En restant un homme du monde, il trouve à cette occupation, m'a-t-on dit, car il me néglige un peu pour ses chevaux, de la renommée et d'honorables bénéfices. Il est ce qu'on appelle, je crois...

SUZANNE.

Un sportman... il fait courir.

MONSIEUR DE KERNOEL.

C'est cela, ma nièce. Il a déjà remporté des prix considérables aux courses de France et d'Angleterre, et son absence de Paris a pour motif les dernières courses de chevaux à Caen. Il sera ici, ce matin, dans quelques instants. J'ai bien recommandé à son valet de chambre de lui dire que je l'attendrai chez vous à son retour. Il va donc venir.

MADAME DE KERNOEL, à part.

Attendons-nous à quelque phénomène.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Vous verrez, ma sœur, que le comte, quoique Kernoël autant qu'on peut l'être, n'a ni la bouche de travers, ni le nez si prodigieusement ridicule que vous l'avez supposé.

SUZANNE.

Ma tante...

MADAME DE KERNOEL, riant.

Je n'ai pas dit cela.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Vous l'avez dit!

MADAME DE KERNOEL.

Eh bien? si je l'ai dit, je ne m'en dédis pas. Je tiens toujours le pari.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte Alexandre de Kernoël!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COMTE, en tenue élégante.

LE COMTE.*

Je vous remercie, mon père, de m'avoir donné rendez-vous ici. C'est un double bonheur pour moi: vous embrasser, embrasser ma chère tante (Il l'embrasse.), saluer ma charmante cousine.

MONSIEUR DE KERNOEL, montrant Suzanne.

Embrasse-la aussi.

LE COMTE.

Vous ne pouvez être seul à le vouloir.

SUZANNE.

Puisque personne ne s'y oppose. (Il va l'embrasser.)**

MADAME DE KERNOEL, à part.

Fichtre! c'est qu'il est superbe, mon neveu! Je me suis trompée, il n'a rien d'un marchand de bœufs. Quel commandant de vaisseau cela eût fait!

MONSIEUR DE KERNOEL, bas à madame de Kernoel.

Eh bien?...

* Suzanne, madame de Kernoël, le Comte, M. de Kernoël.

** Suzanne, le Comte, madame de Kernoël, M. de Kernoël.

MADAME DE KERNOEL, bas.

Eh bien?... pourquoi ne l'avez-vous pas fait marin?...

MONSIEUR DE KERNOEL.

Vous êtes une folle, ma sœur...

MADAME DE KERNOEL.

Vous êtes un imbécile, mon frère. (On s'assied, Suzanne et le Comte près du guéridon, madame de Kernoël sur le canapé.)

LE COMTE.

Permettez-moi, ma cousine, de vous dire tout de suite combien je me réjouis de voir que vous avez renoncé à la sombre résolution de vous consacrer à la vie monastique.

SUZANNE.

J'ai craint de ne pas apporter à ma nouvelle profession un attachement assez réel, assez sincère.

LE COMTE.

C'est loyal de votre part, et c'est bien heureux pour le monde, qui eût trop perdu et qui n'eût jamais été dédommagé.

SUZANNE.

Le résultat de votre voyage à Caen a-t-il été heureux, mon cousin?

LE COMTE.

J'ai remporté le grand prix.

SUZANNE.

Ah! quel honneur! je vous en félicite.

MADAME DE KERNOEL.

Qu'est-ce donc que ce grand prix?...

LE COMTE.

Une coupe d'or et quinze mille francs, vingt mille francs environ.

MADAME DE KERNOEL.

Une belle affaire...

LE COMTE.

Me sera-t-il permis, ma cousine, de vous offrir cette coupe, en souvenir de notre première rencontre?

SUZANNE.

Je ne sais... mais...

MONSIEUR DE KERNOEL.

C'est l'usage!

SUZANNE.

Si c'est l'usage!...

LE COMTE.

Je suis doublement fier maintenant de l'avoir gagnée.

MONSIEUR DE KERNOEL, à part.

Tout va bien... ne laissons pas refroidir... (Haut.) Savez-vous que voilà quatorze ou quinze ans que je ne suis venu à Paris; Paris qu'on m'a dit si prodigieusement embelli depuis ces dernières années?

SUZANNE.

Mais, ma tante, nous pourrions faire atteler... et si mon oncle le désire, nous irions parcourir Paris ensemble? Oui!...

MONSIEUR DE KERNOEL.

Volontiers! (Elle se lève, et va sonner à la cheminée.)

SUZANNE.

Une promenade jusqu'au dîner!

MONSIEUR DE KERNOEL.

Qui n'en sera que meilleur après la promenade.

MADAME DE KERNOEL, à part.

Je te vois venir, vieux Breton rusé comme un Normand. (Un valet paraît, elle lui fait un signe. A Suzanne.) Pardon, ma chère enfant, mais nous prierons, toi et moi, ces messieurs de faire une petite place à côté de nous, à une personne que nous ne pouvons nous dispenser d'emmener. (Elle se rassied.)

LE COMTE.

Emmenez qui vous voudrez, ma tante.

MADAME DE KERNOEL.

Monsieur de Bonnefond.

LE COMTE.

Je serais trop heureux, pour ma part, de lui être présenté... (Il cherche.) Monsieur de Bonnefond... j'ai entendu parler, il y a quelques années... monsieur de Bonnefond...

MADAME DE KERNOEL.

Jules-Raoul de Bonnefond, baron, capitaine de frégate, officier de la Légion d'honneur.

LE COMTE.

Je ne connais pas tous ses titres... pourtant, ses titres mêmes m'obligent à douter...

SUZANNE.

A douter de quoi?...

LE COMTE.

Non, ce ne peut être lui.

SUZANNE.

Mais, qui encore?... lui!

LE COMTE.

Oh! je ne voudrais pas vous faire mystère d'un événement qui n'a aucun rapport possible avec le caractère d'un homme aussi distingué sans doute que monsieur le baron de Bonnefond; mon silence serait trop injurieux pour lui maintenant. Ces diables de noms qui se ressemblent... Le fait s'est passé il y a douze ou treize ans : monsieur Bonnefond était membre d'un cercle où il se distinguait beaucoup moins par ses qualités de sportsman que par ses pertes au jeu et ses dépenses en petits soupers. Il voyait un monde de femmes fort mêlé, ce qui n'est pas un grand crime, à son âge, ni à mes yeux, à la condition, cependant, qu'on ne reconnaîtra pas ce monde hors de chez lui. Savez-vous quelle singulière fantaisie eut un jour ce jeune fou?... Aux courses de Chantilly, alors dans toute leur splendeur, il eut l'audace d'introduire dans les tribunes réservées aux dames du faubourg Saint-Germain, une femme... une femme d'un tout autre faubourg... beaucoup plus près de Montmartre, et de la présenter comme sa cousine, une comtesse de Valpierre.

SUZANNE.

Oh! quelle inconvenance!

MADAME DE KERNOEL.

Le vilain! l'impertinent! une Valpierre!...

MONSIEUR DE KERNOEL.

La jeunesse d'aujourd'hui... Mes bœufs sont mieux élevés!...

MADAME DE KERNOEL.

L'imposture ne dut pas être de bien longue durée?

LE COMTE.

Le jour même elle était connue de tout le monde. Les uns en rirent beaucoup, les autres s'en indignèrent comme vous. Au fond l'aventure fut trop sévèrement traitée, à mon avis. Du reste, m'a-t-on rapporté, car tout ceci n'est pas de mon temps, le coupable se fit justice lui-même en quittant Paris. On ne l'a plus revu depuis l'événement. Telle est l'histoire de mon Bonnefond, d'un Bonnefond qui n'a rien de commun, vous le voyez, avec monsieur le baron Raoul de Bonnefond, que je vous prie instamment de me faire connaître, puisqu'il a l'honneur d'être reçu dans votre intimité.

MADAME DE KERNOEL.

On dirait qu'il vous a entendu. Il vient. Je sens son cigare... le parfum du marin. (On se lève.)

SCÈNE X

LES MÊMES, RAOUL, en habit de ville, un cigare à la bouche.

RAOUL, jetant vite le cigare hors de l'appartement.

Pardon! je ne savais pas qu'il y eût du monde!

MADAME DE KERNOEL.

Alors, c'est parce qu'il y a des hommes ici que vous craignez de fumer?... car vous fumez assez souvent, Dieu merci, devant nous. (A monsieur de Kernoël et au Comte.) Je vous présente monsieur le baron de Bonnefond. (A Raoul.) Je vous présente mon frère, monsieur le marquis de Kernoël, monsieur le comte de Kernoël, son fils, et par conséquent mon neveu. (Un domestique paraît.) Faites approcher la voiture. (Le Domestique sort.)

LE COMTE, à Suzanne.

Votre bras, ma cousine?... (Il remonte avec elle.)

MONSIEUR DE KERNOEL, à part, après avoir examiné attentivement Raoul depuis son entrée.

C'est singulier! j'ai déjà vu ce visage... oui!... et c'est à Paris que je l'ai vu... mais il y a si longtemps...

MADAME DE KERNOEL.

Voyons, à quoi rêvez-vous? à vos moutons? à vos comices agricoles?... Nous partons!

MONSIEUR DE KERNOEL.

Voilà, voilà ma sœur! (Il remonte.)

MADAME DE KERNOEL, regardant M. de Kernoel, à part.

Sois tranquille, je ne te perds pas de vue, à l'horizon.

MARÉCHAL, venant de droite, à Raoul. **

Monsieur le baron, la dame qui s'est présentée deux fois ce matin est là, dans le petit salon.

RAOUL.

Dans ce moment, c'est impossible, nous montons en voiture.

MARÉCHAL.

Elle veut absolument vous parler.

* Suzanne, le Comte, Raoul, madame de Kernoël, M. de Kernoël.

** Au fond, M. de Kernoël, Suzanne, le Comte, Maréchal. — A l'avant-scène, Raoul et madame de Kernoël, tournant le dos au public.

RAOUL.

Son nom?...

MARÉCHAL.

Elle persiste à ne pas vouloir le dire.

RAOUL.

Je ne la recevrai pas. (Mouvement pour sortir.)

MARÉCHAL.

Elle n'a qu'un mot à vous dire.

SUZANNE.

Recevez-la, mon ami.

RAOUL.

Puisque vous le voulez... mais alors, partez sans moi, je ne voudrais pas empêcher votre promenade ou la retarder... partez sans moi.

MADAME DE KERNOEL.

Oh! non!

LE COMTE.

Une minute de plus ou de moins...

SUZANNE.

Puisque cette dame ne doit vous retenir qu'un instant, nous vous attendrons dans le jardin.

MADAME DE KERNOEL.

C'est cela! (Maréchal sort.) Mais ne soyez pas trop galant avec la belle visiteuse. (Tous sortent, excepté Raoul. Monsieur de Kernoël ne cesse, en sortant, de regarder Raoul.)

SCÈNE XI

RAOUL, AGLAÉ, le visage voilé, puis MARÉCHAL. (Raoul indique à Aglaé le canapé; il s'assied sur la chaise qu'occupait le Comte.)

AGLAÉ, d'une voix douce et timide, après avoir regardé autour d'elle comme quelqu'un qui se défie.

Tout le monde, monsieur, m'ayant vanté votre bienfaisance, j'ai osé venir solliciter auprès de vous en faveur d'une pauvre famille d'ouvriers sans travail.

RAOUL, se levant et ouvrant un porte-monnaie.

Si mon valet de chambre m'eût dit tout de suite le motif de votre visite, je vous aurais épargné, madame, la peine de...

AGLAÉ, d'un autre ton beaucoup plus assuré.

Ce n'est pas pour cela que je viens.

RAOUL.

Ah!

AGLAÉ.

Non. Vous êtes encore jeune, monsieur de Bonnefond; mais chacun voit avec plaisir, avec édification, que vous avez enfin pris la vie par son côté grave, sérieux, utile; votre première jeunesse n'annonçait pas cela.

RAOUL, à part.

Quelle est cette dame qui se permet?...

AGLAÉ, même ton.

Ah! la jeunesse! la jeunesse! printemps du cœur! Votre printemps a été ardent comme un été, monsieur de Bonnefond.

RAOUL, à part, reprenant son chapeau sur le guéridon.

C'est quelque folle!

AGLAÉ, de même.

Vous avez beaucoup aimé.

RAOUL.

Madame, le but de votre visite, je vous prie?...

AGLAÉ, même ton doux.

Vous avez beaucoup aimé! disais-je, et qui aime beaucoup, écrit beaucoup.

RAOUL.

Encore une fois, madame, le but de votre visite?...

AGLAÉ, même calme.

Vous avez écrit des lettres d'amour, des lettres un peu vives, un peu hardies, mais charmantes.

RAOUL.

En vérité, madame...

AGLAÉ, même calme.

Et signées...

RAOUL, s'arrête un peu troublé.

Que veut dire?... (Il pose son chapeau.)

AGLAÉ, de même.

Et signées de tous vos noms : Jules-Raoul de Bonnefond. Ah! nous venons de le dire, la jeunesse est légère Si vous daignez vous rasseoir nous causerons mieux. (Raoul s'assied.) Ces lettres sont toutes adressées à mademoiselle Aglaé.

RAOUL.

Oui, j'ai pu autrefois... mais je ne devine pas pourquoi, aujourd'hui...

AGLAÉ, même accent.

Vous ne vous souvenez peut-être plus d'Aglaé; vous aurez

aimé plusieurs Aglaé. C'est la bonne qui est devant vous! c'est moi. (Elle lève son voile.)

RAOUL, se levant.

Vous!

AGLAÉ, changeant de ton, mais sans insolence.

Moi-même!

RAOUL.

Chez moi!... chez...

AGLAÉ.

Chez la personne qui doit être votre femme. C'est précisément votre mariage qui m'amène.

RAOUL.

Mon mariage! Ah çà! je suppose bien que vous ne venez pas, après douze ou quinze ans d'une rupture la plus complète, me faire une scène d'amante jalouse et délaissée.

AGLAÉ.

Quelle plaisanterie!

RAOUL.

Ni prétendre vous marier avec moi.

AGLAÉ.

Allons donc! J'ai pensé, dans votre intérêt, qu'il n'était pas prudent que ces nombreuses lettres que vous m'avez écrites restassent entre mes mains, du moment que vous allez vous marier.

RAOUL.

Je vous remercie, madame... d'une pensée... d'une démarche...

AGLAÉ.

Je puis mourir... si elles tombaient en d'autres mains! (Elle montre de très-près à Raoul un paquet de lettres que celui-ci va prendre, mais qu'elle retire lestement.) Vous allez donc redevenir très-riche par votre mariage?

RAOUL.

Quel rapport entre ma nouvelle position et ces lettres?...

AGLAÉ.

Vous ne refuserez pas quelques petites douceurs à celle qui vous a conservé fidèlement ces précieuses reliques d'amour.

RAOUL.

Je comprends à la fin! Mademoiselle Aglaé veut me vendre les lettres que je lui ai écrites autrefois.

AGLAÉ, se levant.

Vendre! fi!... céder.

RAOUL.

Et que demande mademoiselle Aglaé pour céder ces lettres?

AGLAÉ, elle dénoue le paquet de lettres et elle en détache une qu'elle déplie et lit :

« Vous êtes la première femme, la seule femme que j'ai aimée, ô Aglaé! »

RAOUL.

Allez-vous lire toute cette correspondance?... Non!

AGLAÉ.

Non! quelques échantillons seulement. Il faut bien que vous connaissiez ce que vous achetez. Celle-ci n'est pas le plus beau diamant de mon écrin; mais elle en est la perle. (Elle reprend.) « Enfin, je l'ai obtenu ce rendez-vous qui met le » comble à mes souhaits! seul à seul avec vous! La pensée » de ce tête-à-tête, si longtemps, si ardemment désiré, » m'exalte, me trouble, j'ai peur d'en devenir fou; mais ne » me manque pas de parole, j'en mourrais. Viens! oh! » viens! » C'est signé. C'est la première fois que vous me disiez *tu*. (Elle prend et déplie une autre lettre.) A une autre.

RAOUL.

Le diamant?...

AGLAÉ.

Non, pas encore. Mais dans celle-ci il est question de l'heureux fruit de vos amours.

RAOUL, effrayé.

Plus bas! plus bas!

AGLAÉ.

Vous aviez sans doute oublié... ce détail d'autrefois. C'est merveilleux comme on oublie dans ce monde! et avant toute chose les serments de la jeunesse, les engagements pris dans l'ivresse du bonheur ou dans le bonheur de l'ivresse.

RAOUL.

Passons! passons!

AGLAÉ.

Je passe!... plus qu'une! (Elle déplie une autre lettre.) Le diamant! « Ma chère Aglaé, le Cercle est furieux contre moi, » parce qu'aux dernières courses de Chantilly je t'ai fait » placer dans les tribunes réservées, et plus furieux encore » de ce que je t'ai présentée comme une vicomtesse de Valpierre aux dames qui occupaient ces places d'honneur. » (Raoul, très-agité, s'est rapproché d'Aglaé, qui passe devant lui avec défiance

et en continuant à lire.)* « Ils parlent de se réunir en conseil et de » me blâmer. Qu'ils l'osent! moi, alors, je rendrai outrage » pour outrage... et voici... » Écoutez bien ceci. « Voici » (Elle indique à elle-même le passage sans se dessaisir de la lettre ni montrer le texte à Raoul.) « une petite liste des noms que je compte bla- » sonner à ma manière : les d'Hervilly, les Duchaume, les » Pontalbert... »

RAOUL, exaspéré.

Les Pontalbert!

AGLAÉ.

Est-ce que la femme que vous allez épouser n'est pas une demoiselle de Pontalbert?

RAOUL.

Oh! finissons-en! votre prix?...

AGLAÉ.

Dans une position pareille à la vôtre, le comte d'Aiguenoire, pour ravoir ses lettres, donna à la belle Firmiani cinq cent mille francs.

RAOUL.

Cinq cent mille francs!

AGLAÉ.

Je vous estime autant que M. d'Aiguenoire, mais ma modestie m'engage à m'apprécier dix fois moins que madame Firmiani.

RAOUL.

Vous voulez cinquante mille francs?...

AGLAÉ.

Je ne veux rien. Mais si vous pensez en effet que cinquante mille francs... il y a quarante lettres... ça les met l'une dans l'autre...

RAOUL.

Assez! j'ai voulu écouter jusqu'au bout, pour me convaincre qu'il existait des femmes...

AGLAÉ, en remettant les lettres dans le paquet qu'elle renoue immédiatement.

Oh! pas de morale, s'il vous plaît; il fallait m'en faire quand j'étais jeune fille au lieu de me perdre. (Tendant les lettres.) Donnez-vous cinquante mille francs?

RAOUL.

Moi, subir une pareille violence! un pareil égorgement! venir chez moi! me proposer!... Oh! il y aurait lâcheté insigne à consentir... Puisque c'est un guet-apens, j'agirai comme avec un guet-apens. (Il s'empare des lettres qu'il arrache des mains d'Aglaé et les déchire.)

* Aglaé, Raoul.

AGLAÉ, *poussant un cri et s'asseyant.*

Ah! (*Se mettant à rire.*) J'avais prévu ce dénoûment, j'avais prévu que la violence pourrait... Vous n'avez déchiré que les copies, les originaux sont restés chez moi. Maintenant vous payerez cinquante mille francs; sinon je ferai paraître vos lettres dans le journal que vous savez.

RAOUL.

Quoi! vous publieriez?...

AGLAÉ.

Et immédiatement, pour aller plus vite que votre mariage.

RAOUL.

Ah!

AGLAÉ.

Donnez-vous cinquante mille francs?...

RAOUL.

Mais je n'ai pas cinquante mille francs.

AGLAÉ.

Allons donc! Et cette grande fortune que vous apporte votre mariage?...

RAOUL.

Cette fortune sera à celle qui doit être ma femme, je n'aurai jamais le droit, je n'aurai jamais la pensée de disposer de...

AGLAÉ.

Alors vous ne voulez pas donner cinquante mille francs?...

RAOUL.

Mais je vous dis...

AGLAÉ, *elle salue.*

Adieu! (*Elle va au fond, où elle s'arrête, à elle-même.*) * Il les donnera!

RAOUL, *sur le devant de la scène, à lui-même.*

Oh! que va-t-elle faire de ces lettres?... les publier!... et moi, que ferai-je?... Si ces lettres étaient fausses... la justice pourrait... mais elles sont bien de moi!

AGLAÉ, *à elle-même.*

J'attends.

RAOUL.

Ainsi, si je ne lui donne pas cet argent, elle va venir se jeter devant mon mariage; elle va venir épouvanter une honorable famille de la publicité d'un grand scandale. Elle



va venir me faire rougir de mon passé devant elle!... Oh! le passé... le passé... Il faut que je voie Saint-Léonard, il m'éclairera, il me conseillera. (Entendant dans la coulisse la voix de Suzanne qui appelle Raoul! Raoul! il va au fond.) La voix de Suzanne! j'avais oublié qu'on m'attendait! (Il aperçoit Aglaé, avec terreur.) Vous n'êtes pas partie!... partez! partez!

AGLAÉ.

Votre réponse?...

RAOUL.

J'accepte! je vous ferai un billet payable après mon mariage.

AGLAÉ.

Pas de billets! de l'or!

SUZANNE, dans la coulisse.

Raoul! Raoul!

RAOUL.

Soit! de l'or! dans huit jours, dans six jours, dans trois jours!...

AGLAÉ, rapidement.

Trois jours, mais sans faute.

RAOUL, même accent.

Sans faute.

SUZANNE, entrant.

Venez donc, Raoul!

SCÈNE XII

RAOUL, SUZANNE, AGLAÉ.

AGLAÉ, à la vue de Suzanne s'incline et dit de la voix humble qu'elle avait en entrant.

Monsieur de Bonnefond, je ne puis que vous remercier du fond de l'âme de ce que vous avez bien voulu faire pour cette pauvre famille d'ouvriers sans travail. Dieu vous récompensera. (Elle va pour sortir.)

SUZANNE.

Madame venait pour une œuvre de bienfaisance?

AGLAÉ.

Oui... madame.

RAOUL, embarrassé.

Oui... oui... pour une œuvre de bienfaisance.

SUZANNE, cherchant sa bourse.

Permettez alors que je joigne mon offrande à la vôtre?

RAOUL.

C'est... c'est inutile...

SUZANNE.

Pourquoi cela, mon ami?... Mais je comprends, l'or n'est pas tout ce qu'une femme doit donner. Il faut que de bonnes paroles d'encouragement accompagnent sa main. Merci de me l'avoir rappelé. Où demeure cette famille d'ouvriers?...

RAOUL, *à part.*

Quelle est son idée?...

AGLAÉ.

Bien loin, madame.

RAOUL.

Oui... bien loin... bien loin...

SUZANNE.

Vous le savez donc?...

AGLAÉ.

A l'extrémité des faubourgs.

SUZANNE.

Il n'y a pas de faubourg où un fiacre ne vous mène en une demi-heure. Voulez-vous me faire l'honneur, madame, de me conduire chez ces braves gens?

RAOUL.

Vous n'y songez pas... votre promenade...

SUZANNE.

Savez-vous de meilleure promenade que celle que je propose à madame?...

AGLAÉ.

Mais... je ne sais si j'ai le droit de dévoiler la demeure...

SUZANNE.

De pauvres ouvriers?... mais en quoi ma visite les humilierait-elle? J'accepte pourtant vos scrupules. Mais allons toujours. Vous monterez, moi, je resterai à la porte, et vous leur demanderez s'ils consentent à me recevoir; s'ils ne le veulent pas... je me résignerai... Venez donc, madame. (*Elle fait un pas pour sortir.*)

RAOUL, *vivement.*

Restez! (*Suzanne s'arrête et le regarde, il baisse la tête avec confusion.*)

SUZANNE.

J'ai réfléchi, madame. Je n'insiste plus. (*Aglaé salue et sort par la droite; à part.*) Qu'est venue faire ici cette femme? (*Haut.* Mais venez, descendons, nos parents s'impatientent...

ACTE TROISIÈME

Salon octogone, riche et élégant ; croisée à droite, cheminée à gauche, portes dans les pans coupés et au fond, table au milieu, canapé placé obliquement devant la croisée, canapé près de la cheminée, vers le fond, fauteils, chaises, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, SAINT-LÉONARD. (Saint-Léonard entre du fond avec un domestique qui va à gauche chercher Raoul, qui l'amène, et qui sort ensuite par le fond.)

RAOUL, entrant.

Qu'as-tu fait? qu'as-tu obtenu?

SAINT-LÉONARD.

Je suis allé, comme c'était convenu, chez tous nos amis pour leur emprunter ces cinquante mille francs...

RAOUL.

Eh bien!

SAINT-LÉONARD.

Eh bien! tous m'ont répondu la même chose : Nous cherchons nous-mêmes à emprunter.

RAOUL, dépité.

Ah!...

SAINT-LÉONARD.

Vois-tu, il faut toujours en venir au vrai, au seul ami qu'on ait dans les moments difficiles... à l'usurier.

RAOUL.

En as-tu vu un?

SAINT-LÉONARD.

J'en ai vu dix. Le plus honnête veut douze pour cent, et...

RAOUL.

Et quoi?

SAINT-LÉONARD.

Et la signature de madame de Kernoël.

RAOUL.

Infâme et bête à la fois! la signature de madame de Kernoël, quand j'aimerais mieux mourir que d'avouer à quelqu'un de la famille!... Il n'aura que ma signature.

SAINT-LÉONARD.

Dans ce cas, il exige quinze pour cent au lieu de douze.

RAOUL.

Allons, il n'est plus qu'infâme : as-tu accepté?

SAINT-LÉONARD.

J'aurais accepté... nous avons le couteau sur la gorge... mais il a demandé à réfléchir... Il ne sait pas s'il a dans sa caisse assez de fonds disponibles...

RAOUL.

Il demande à réfléchir quand il s'est déjà écoulé vingt-quatre heures outre les trois jours qu'Aglaé m'avait donnés pour trouver cet argent!

SAINT-LÉONARD.

L'usurier ne sait pas cela, et franchement quand il le saurait... J'ai fait la demande hier, il a pris jusqu'à ce matin pour donner sa réponse... ce n'est pas trop. Nous n'avons plus guère qu'un quart d'heure à attendre.

RAOUL, faussement résigné, va s'asseoir sur le canapé à droite.

Attendons. *

SAINT-LÉONARD.

Je t'avais promis de voir Gabrielle.

RAOUL, distrait.

Gabrielle?...

SAINT-LÉONARD.

Tu sais, cette bonne Gabrielle, l'ancienne maîtresse d'Armand, celle qui voulait voir fumer la basilique de Saint-Pierre et prier dans le Vésuve?

RAOUL.

Oui, oui, je me rappelle maintenant.

SAINT-LÉONARD.

Gabrielle tient une table d'hôte à Montmartre, où je vais mal dîner quelquefois. On remplace le dessert par une séance de magnétisme. A cette table d'hôte venait souvent Aglaé avant de s'être fait une position. Elles sont restées bonnes amies. Je t'avais donc promis de voir Gabrielle pour savoir d'elle au juste si Aglaé, au cas où tu refuserais de te laisser rançonner, serait femme à réaliser ses menaces. Elle

* Saint-Léonard, Raoul.

en serait parfaitement capable, m'a dit Gabrielle. Elle est très-riche cependant, mais elle a un associé qui la diminue, un jeune drôle, qu'elle appelle son neveu; c'est tout ce qui lui reste de ses trop nombreux enfants. Elle l'a dressé à saluer du nom de papa tous ceux que cette paternité menaçante peut effrayer. C'est un instrument qui lui a servi plus d'une fois dans l'exercice de la seule industrie qui lui reste.

RAOUL.

Une industrie ?...

SAINT-LÉONARD.

Bien belle, va! qui tient de la musique par le nom qu'on lui a donné, et de l'escroquerie par les bénéfices qu'elle procure.

RAOUL.

Quest-ce donc?

SAINT-LÉONARD.

Le chantage... Tu ignores peut-être le nom et l'existence de cette industrie?

RAOUL.

Oh ! non.

SAINT-LÉONARD.

Tu aurais pu sans crime ne pas connaître le chantage; tu es depuis tant d'années absent de Paris!

RAOUL.

Il est plus vieux que nous.

SAINT-LÉONARD.

Et il nous survivra.

RAOUL.

Il remonte à Mazarin... Quand ce ministre écrasait le peuple d'impôts, le peuple le chansonnait; lui alors de dire : Ils chantent, ils payeront ! Est-ce cela ?

SAINT-LÉONARD.

C'est cela, tu connais les aïeux du chantage.

RAOUL, *passant et allant à la cheminée**.

Mais Mazarin ne faisait chanter que le peuple... Il y a des industriels qui font chanter tout le monde... et tout le monde paye, parce que tout le monde a peur. On vous fait peur, comme à moi, avec des lettres écrites il y a vingt ans, avec un défaut que vous ne saviez pas vous-même avoir, avec un vice que vous n'avez pas. Payez, ou l'on publiera les

* Raoul, Saint-Léonard.

lettres, ou l'on imprimera le défaut et le vice. (*Venant à Saint-Léonard.*) Et ce n'est pas le scélérat qui vise à vous faire chanter qu'il faut craindre, ce sont les imbéciles qui l'écoutent. Il n'y a pas de brave devant le chantage... Le plus odieux gredin de la terre ferait aujourd'hui chanter Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche... Et cela, mon ami, parce que vingt mille forçats de la curiosité seraient tout prêts à acheter vingt mille exemplaires du livre où un bourreau de lettres oserait dire que le vainqueur de Marignan, que ce même Bayard, qui se mit devant son roi et arrêta tout seul une armée, a trahi son roi et lâché pied à la bataille de Marignan.

SAINT-LÉONARD.

Ajoute que celui qui veut faire chanter et qui ne réussit pas du premier coup dépêche souvent aux trousses de sa victime une espèce de bravo. Celui-là vient la tâter, essayer sur elle de l'intimidation.

RAOUL.

Ah! qu'il vienne, celui-là!.. Mais la conclusion de tout ceci est qu'il faut payer; il n'est que temps... Vingt quatre heures de retard! (*Il se met à la table et écrit.*) Rends-toi donc tout de suite chez cet usurier, apporte moi ces cinquante mille francs. Dispose de ma signature. la voilà en blanc... (*Il remet un timbre de lettre de change à Léonard.*) Accorde quinze pour cent, vingt pour cent, cent pour cent... ce qu'on voudra.

SAINT-LÉONARD.

Je veux bien; n'oublie pas néanmoins que rien n'est plus douteux que mon succès, même après tous ces sacrifices.

RAOUL.

Ne recule pas devant les plus grands. Il s'agit non-seulement de mon mariage, mais de mon honneur; va!

SAINT-LÉONARD, *sortant par le fond.*

Oh! la jeunesse! qui donc l'a inventée? Quelque vieillard, pour se venger.

SCÈNE II

RAOUL, *seul. Il s'assied sur le fauteuil près de la cheminée.*

Ah! ces lettres!... ces lettres!... parviendra-t-il à les arracher au démon cupide qui les garde?... Tant que je ne les tiendrai pas dans cette main... pourtant, c'est cette main qui les a écrites... Et je ne me suis pas coupé le poing avant de prendre la plume.

SCÈNE III

RAOUL, PROSPER, entrant sans être remarqué de Raoul.

PROSPER, à lui-même.

Mazette!... quel hôtel!... Style renaissance, double escalier de marbre... et comme c'est beau, ici!... Elle m'a dit : Va, et si tu réussis, tu auras une belle récompense... Je réussirai.

RAOUL, apercevant Prosper.

Quelqu'un!... Qui vous a laissé entrer?

PROSPER.

Les portes étaient ouvertes ; je n'ai trouvé que des ouvriers sur mon heureux passage.

RAOUL.

Qui êtes-vous?

PROSPER.

J'allais me permettre la même question.

RAOUL.

Qu'est-ce à dire? vous vous présentez chez moi et vous ne savez pas à qui vous vous adressez.

PROSPER.

C'est que votre visage, votre expression, tous vos traits... voilà qui est inouï!

RAOUL, se levant.

Monsieur, un pareil examen...

PROSPER.

Figurez-vous que chez la personne qui m'envoie, il y a un portrait avec de grands favoris... on jurerait que c'est le vôtre... frappant!

RAOUL.

Quel motif, monsieur, vous amène chez moi?

PROSPER.

Seulement, vous êtes plus maigre... sur le portrait.

RAOUL.

Vous plairait-il me dire, monsieur?

PROSPER.

Dubuffe, 1840. Vous savez, Dubuffe. Souvenirs et regrets.

RAOUL.

Je vous prie une troisième fois...

PROSPER, descendant.

Voilà. Une dame est venue ici il y a quatre jours.

RAOUL.

Quelle dame?

PROSPER.

Vous étiez convenu de lui envoyer une réponse, et vous ne lui avez rien envoyé.

RAOUL.

Le nom de cette dame?

PROSPER.

Madame Aglaé.

RAOUL.

Très-bien. Vous direz à cette dame qu'elle aura aujourd'hui dans la matinée la réponse qu'elle demande.

PROSPER.

Mais?...

RAOUL, passant devant lui.

Je n'ai rien de plus à vous dire.

PROSPER, se grattant l'oreille.

Est-ce *oui* ou *non*, votre réponse?

RAOUL.

Ah ça! de quel droit vous permettez-vous?

PROSPER.

C'est elle-même, madame Aglaé, qui m'a dit de vous poser cette question.

RAOUL.

Je n'y répondrai pas.

PROSPER.

Cependant, si elle vous la faisait elle-même? Vous pouvez avoir en moi toute confiance. Je suis un autre elle-même.

RAOUL.

Très-bien. (A part.) Un de ces émissaires dont m'a parlé Saint-Léonard. Un de ces ambassadeurs équivoques, qui viennent, ainsi qu'il m'en a prévenu, faire de l'intimidation. Voyons le venir. (Haut.) Vous savez donc, monsieur, de quoi il s'agit?

PROSPER.

Moi?

RAOUL.

Oui.

PROSPER.

Je ne sais rien du tout.

RAOUL.

Rien?

PROSPER.

Absolument rien. On dirait que cela vous étonne.

RAOUL.

Ce qui m'étonne, c'est de vous voir à votre âge faire un si triste métier.

PROSPER.

Eh! cher monsieur, que me dites-vous là! On fait non pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut, dans ce monde, surtout quand on a une mère qui tantôt vous mange de caresses, et tantôt vous roue de coups. Oui, monsieur, un jour elle m'appelle son cher fils, son cher enfant, et le lendemain elle m'appelle à pleine bouche vaurien, gredin, paresseux, bon à rien! Et franchement elle a tort; si je ne suis bon à rien, c'est un peu sa faute, soit dit sans lui manquer de respect. Elle m'a donné une éducation incroyable. Quand j'étais petit et qu'elle avait de l'argent, elle me donnait des maîtres de latin, de grec, de maintien, de musique, de danse; quand elle n'en avait pas, ce qui arrivait non moins souvent, elle m'abandonnait à moi-même. Maintenant encore, quand elle est en fonds, elle m achète des pantalons noirs, des épingles en diamant, des cravates bleu de ciel, et elle me dit en passant ses doigts dans mes cheveux : Tu es né pour être la fleur des gens comme il faut. Très-bien! mais le lendemain, si les fonds manquent, elle me reprend mes epingles et mes cravates bleu de ciel. Il n'y a pas de bon sens.

RAOUL, à part.

Je me trompais, il n'est pas complice... (Haut.) Votre commission étant remplie, vous pouvez vous retirer.

PROSPER.

Pardon, elle n'est pas tout à fait remplie. Vous ne m'avez pas dit si c'est oui, si c'est non.

RAOUL.

Encore! que vous importe?

PROSPER.

Beaucoup! madame Aglaé m'a dit : si c'est *oui*, tu auras une belle récompense. Et si vous saviez qu'elle récompense j'attends d'elle!

RAOUL.

Ah! vous avez un intérêt dans l'affaire qui vous amène ici?

PROSPER.

Immense !

RAOUL, *s'asseyant près de la table.*

Votre naïveté...

PROSPER.

J'aime une jeune fille, une Parisienne simple et candide. Je voudrais m'unir à elle par le lien si doux du mariage. Mais pour cela il me faudrait quelques billets de mille francs. Vous savez? les cachemires, la montre à répétition, les dentelles; ma famille (*il s'assied en face de Raoul, qui l'écoute sans le regarder*) (elle est peu nombreuse) ne peut pas ou ne veut pas me donner ces dix ou douze billets de mille. Dès lors, mon hymen se trouve indéfiniment retardé, et celle qui partage ma flamme, vieux style, m'attend vainement au pied de la montagne, à l'ombre du vieux chêne. Me demanderez-vous encore ce que peut me faire votre réponse?

RAOUL, *à part.*

Quel monde! quel monde!

PROSPER.

Consentez-vous donc à ce que vous a demandé madame Aglaé, et lui porterai-je pour réponse...

RAOUL.

Je vous dis... (*Il le voit assis et s'arrête. Prosper se lève décontenancé.*) Je vous dis une dernière fois que ma réponse lui sera connue ce matin.

PROSPER.

Pourquoi ne la saurais-je pas un peu d'avance?

RAOUL, *se levant.*

Il ne me plaît pas de vous la dire. (*A part.*) Mes doutes recommencent... compterait-il m'effrayer? ah!

PROSPER.

Considérant alors le délai que vous prenez comme un refus de votre part d'exécuter votre promesse envers celle qui m'envoie... je remplis les ordres qu'elle m'a donnés. (*Il sort un pli cacheté de sa poche et le remet à Raoul.*)

RAOUL, *décachetant le pli et parcourant les feuillets qu'il renferme.*

Les épreuves de mes lettres!... mes lettres sont déjà imprimées!... ce soir elles peuvent être publiées !... sa menace va se réaliser!... Oh ! mais il ne sera pas dit que cet infâme drôle, avec sa feinte candeur, m'aura joué. (*Allant vivement à Prosper.*) Vous saviez ce que ce pli renfermait.

PROSPER.

Moi!

RAOUL.

Vous le saviez !

PROSPER.

Je vous assure !...

RAOUL.

Vous êtes venu ici, ces épreuves à la main, pour essayer sur moi l'effet de la peur. Vous... me faire peur !

PROSPER.

J'ignorais complétement...

RAOUL.

La tentative va vous coûter cher !

PROSPER.

Mais expliquez-moi...

RAOUL.

Vous êtes jeune, mais, à votre âge, je m'étais déjà battu.

PROSPER

Ah !

RAOUL.

Je vais vous honorer d'un coup d'épée, vous, qui ne valez pas un coup de pied.

PROSPER.

Monsieur !... je ne suis pas un lâche... je me battrai avec vous... mais, je vous jure... par quoi voulez-vous que je vous jure... que je ne savais pas, que je ne sais pas même maintenant l'objet pour lequel je suis venu chez vous?

RAOUL.

Jure-moi par ton père que tu dis la vérité.

PROSPER, devenant tout à coup calme et rêveur.

Je n'ai pas de père.

RAOUL, après un instant de doute et d'anxiété.

Sortez ! (Prosper sort en regardant Raoul qui lui rend son regard.)

RAOUL, seul.

Ah ! je suis heureux que mes pistolets ne se soient pas trouvés sous ma main. Je sens que je perdais mon sang-froid, ma raison, devant l'audace calme de ce serpent, dont je ne pouvais écarter les replis et que je n'osais pas écraser. Maintenant, je sais que je n'ai plus de pitié à attendre de cette femme.

MARÉCHAL.

Mademoiselle de Pontalbert.

SCÈNE IV

RAOUL, SUZANNE.

SUZANNE, *venant de la droite.*

Il est bien hardi à moi, n'est-ce pas, de venir ainsi chez vous? Mais, pareille aux soldats dont j'ai été si souvent la compagne, quand je sers une bonne cause je vais droit devant moi sans me soucier du danger.

RAOUL.

Quel danger courez-vous ici?

SUZANNE.

Mais un très-grand; celui de ne vouloir plus m'en aller.

RAOUL.

J'espère que dans quelques jours ce danger aura disparu.

SUZANNE.

Je l'espère fermement aussi... Rien n'est beau comme la vérité et la lumière, rien n'est bon comme de pouvoir tout avouer: ses faiblesses, ses douleurs, ses misères... Vous-même, vous rappelez-vous combien vous vous trouvâtes tout à coup plus calme, presque guéri, le jour où, sur ma prière, vous voulûtes bien verser votre confidence de malade et de soldat dans l'oreille de l'aumônier de l'armée?

RAOUL.

Si je me souviens!... L'homme de la religion écoutait à ma droite, un ange de la terre priait à ma gauche... Le lendemain je revenais à la vie... le médecin répondait de moi.

SUZANNE.

Eh bien! je viens vous voir parce que vous êtes encore sur le point de tomber malade... Vite, une confidence!.. (*Elle va s'asseoir sur le canapé.*)

RAOUL.

Quelle plaisanterie!... mes blessures à la tête ne se sont pas rouvertes... Je vais aussi bien que possible.

SUZANNE.

Les blessures à la tête vont bien; mais les autres? celles du cœur?

RAOUL.

Celles du cœur?

SUZANNE.

Oui.

RAOUL.

Vous m'avez demandé la franchise ?

SUZANNE.

Ceci veut dire : Commencez par être franche ; c'est juste. Mettez-vous là. (Raoul s'assied près d'elle sur une chaise.) J'ai remarqué que depuis le moment, il y a de cela quatre jours, où je me rencontrai chez vous avec une femme... avec une femme que je n'avais jamais vue, j'ai remarqué que depuis ce moment vous êtes sombre, inquiet, défiant, malheureux enfin.

RAOUL.

Mais... non... non !... cette femme, elle vous l'a dit elle-même... elle vous a dit pourquoi elle venait.

SUZANNE.

Elle a su si peu me le dire que je n'ai pas cru un seul instant au motif dont elle s'est servie pour expliquer sa visite chez vous. Le trouble extraordinaire que vous-même laissâtes immédiatement paraître quand elle et moi fûmes en présence, ce trouble... vous l'éprouvez en ce moment.

RAOUL.

Je ne nierai pas qu'une certaine émotion... mais si vous pouviez deviner !...

SUZANNE.

Vous avez aimé cette femme.

RAOUL.

Qui a pu vous dire ?

SUZANNE.

Est-ce que cela a besoin de se dire ?

RAOUL.

Sur un soupçon ?

SUZANNE.

Il n'y a pas de certitude qui vaille un tel soupçon. Vous avez aimé cette femme.

RAOUL.

Eh bien ! oui, c'est la vérité ; mais je souffre, je rougis d'avouer...

SUZANNE.

Pourquoi rougir d'avouer un amour de jeune homme avant un amour sérieux, l'amour d'un jour avant l'amour de toute la vie ? Mais il y a autre chose que vous ne dites pas.

RAOUL.

Autre chose ?

SUZANNE.

Au bout de dix ou douze ans, une femme ne retourne pas chez un homme qu'elle n'aime plus, qui ne l'aime plus, sans une cause particulière grave, très-grave.

RAOUL.

Cependant...

SUZANNE.

Non, quelques jours seulement avant le mariage de cet homme elle ne va pas chez lui, sans un motif des plus impérieux, lui jeter tant de désespoir dans le cœur, tant de pâleur au visage. Raoul! Raoul! que vous veut cette femme?

RAOUL.

Il serait sans intérêt pour vous...

SUZANNE.

Rien de ce qui vous touche ne saurait être sans intérêt pour moi.

RAOUL, *se levant.*

Tenez! il y a des confidences impossibles.

SUZANNE, *se levant aussi.*

Il n'y en a pas d'impossibles entre deux âmes honnêtes. Qu'avez-vous promis à cette femme?

RAOUL.

Rien.

SUZANNE.

Autrefois, vous ne lui avez pas promis de l'épouser?

RAOUL.

Jamais!

SUZANNE.

Alors, qu'est-ce donc qu'elle veut? que vient-elle faire ici? De quel droit se présente-t-elle chez mademoiselle Suzanne de Pontalbert, de Kernoël par sa mère, qui aura l'honneur de s'appeler dans quelques jours madame la baronne de Bonnefond? A-t elle un droit?

RAOUL.

Oh! non!

SUZANNE.

Raoul, mon ami, ce n'est plus maintenant la grande dame indignée, la fille de grande maison, l'héritière des Kernoël qui vous parle, c'est la pauvre sœur de Saint-Vincent de Paul qui vous prie de lui confier ce mortel chagrin qui vous ronge.

RAOUL.

Suzanne !

SUZANNE.

Mon ami, en Crimée, dans les plaines ravagées par la grande bataille, nous avons bien souvent marché l'un près de l'autre, vous soldat de la patrie, moi soldat de Dieu ; le danger nous a faits frères d'armes. Mon camarade, dis-moi ce que tu as.

RAOUL, se débattant.

Non... je ne puis pas... je ne le puis!...

SUZANNE.

Je vous pardonne avant de vous avoir entendu.

RAOUL.

Divine indulgence !

SUZANNE, pressante.

Parlez.

RAOUL, avec effort.

Eh bien ! quand j'aimais cette femme, nous avions comme tous les amants, l'habitude, fatale habitude ! de nous écrire ; moi, par prudence, je brûlais ses lettres ; elle gardait les miennes... par prudence aussi. Elle les gardait comme un gage, comme une arme plutôt. Aujourd'hui elle retourne cette arme contre moi pour m'obliger... elle est sur le point de publier ces lettres, et qu'elle les publie, et à l'instant même je deviens la haine, l'épouvante des grandes familles que j'ai outragées ! je ne vous épouse plus... enfin je suis forcé de me faire sauter la cervelle. (Il va s'asseoir près de la table)

SUZANNE.

Taisez-vous ! taisez-vous ! dites-moi plutôt, dites-moi bien vite pourquoi elle ne veut pas vous remettre ces lettres.

RAOUL.

Ah ! ne descendez pas jusqu'à vouloir connaître...

SUZANNE.

Pourquoi cette résistance de sa part ? qu'elle force employer contre cette résistance?

RAOUL.

Encore une fois...

SUZANNE.

Qu'exige-t-elle pour vous rendre ces lettres, car elle vous impose à coup sûr quelque obligation redoutable, au-dessus de votre pouvoir ; oui, elle exerce visiblement sur vous une

terreur, une terreur que je comprends maintenant. Voyons, encore une victoire sur vous-même... encore un effort douloureux.

RAOUL.

N'insistez pas!

SUZANNE.

Qu'exige-t-elle? je ne puis pas tout deviner. Ah! pourquoi ne suis-je pas plus instruite dans le mal! mais qu'est-ce donc que vous ne puissiez lui donner? (Avec explosion.) Ah! l'infâme veut de l'argent! Ah! mais je suis bien heureuse! elle ne vous a jamais aimé. De l'argent! eh bien! donnez-lui-en, donnez-lui-en beaucoup. (Elle sonne.) Quelle est la somme qu'elle vous a demandée? Mais vous la direz à mon banquier. (Elle s'assied à la table et écrit.)

RAOUL, se levant.

Quoi! vous voudriez! mais je n'accepte pas, je ne consentirai jamais! (Maréchal paraît.)

SUZANNE, se levant, à Maréchal.

Ceci sur-le-champ à mon banquier.

RAOUL, bas à Maréchal.

Déchire et brûle. (Maréchal après un signe affirmatif sort.)

RAOUL.

Maintenant, laissez-moi vous dire, Suzanne... mais que vous dire pour vous remercier d'avoir forcé ma bouche à s'ouvrir, mon cœur à se répandre? Ah! c'est bon, c'est suave, c'est divin, l'aveu d'une faute quand on en a porté si longtemps le fardeau!.. Non, celui qui n'a pas pleuré dans le cœur d'une femme, celui qui n'a pas été consolé par elle, ne connaît pas le plus grand des bonheurs sur la terre.

SUZANNE, remontant vers la porte de droite.

Je retourne vers mes bons parents, mais je vous les ramène dans quelques minutes. Vous recevrez aussi la visite de mon beau cousin, le comte de Kernoël. Nous avons eu ensemble, hier au soir, l'explication qu'il m'avait été impossible d'avoir avec lui l'autre jour pendant notre promenade.

RAOUL.

Ah! eh bien?

SUZANNE.

Comme toujours je suis allée droit au but, je lui ai demandé s'il voulait me dégager de ma promesse.

RAOUL.

Et il a répondu?...

SUZANNE.

Qu'il désirait vous faire part, à vous le premier, de sa réponse. Cette réponse, vous ne tarderez pas à la connaître, puisqu'il va venir dans quelques instants... Mais à cause du bien infini qu'il m'a dit de vous, j'ai tout lieu d'espérer qu'elle sera selon mes désirs, et je pense, monsieur, selon les vôtres... A bientôt.

RAOUL.

A bientôt et à toujours!

SUZANNE.

A toujours! (Suzanne sort.)

RAOUL, seul.

Où trouver un amour plus dévoué, un cœur plus simple et plus noble à la fois?... Vouloir racheter mon repos et mon honneur au prix de son or... Pouvais-je le souffrir?... Non; moi seul dois me délivrer de cet enfer où mes fautes de jeunesse m'ont plongé; mais en aurai-je la force?... en aurai-je les moyens!

SCÈNE V

SAINT-LÉONARD, les lettres à la main, RAOUL.

SAINT-LÉONARD.

Victoire! nous les tenons!

RAOUL.

Enfin!

SAINT-LÉONARD.

Les voici... regarde-les!

RAOUL.

Donne! cher sauveur, donne!

SAINT-LÉONARD.

Un instant!... Que comptes-tu en faire?

RAOUL.

Les anéantir! pardienne!

SAINT-LÉONARD.

Mais comment?

RAOUL.

Je vais les déchirer en mille et mille morceaux.

SAINT-LÉONARD.

Ce n'est pas assez, elles reviennent; il faut les brûler

jusqu'à la dernière, et, une fois consumées, jeter leurs cendres aux quatre vents.

RAOUL.

Eh bien! il y a du feu dans la cheminée. *

SAINT-LÉONARD.

Est-il de bonne qualité, ce feu?

RAOUL.

Fou!

SAINT-LÉONARD.

Voyons! une pelle?

RAOUL.

En voici une.

SAINT-LÉONARD.

Exécrables lettres d'amour! un poëte anglais a osé dire, en parlant de vous :

« Cet art fut, sans doute, inventé
Par l'amante captive et l'amant agité. »

Moi je dis à ce misérable poëte :

« Cet art fut, sans doute, inventé
Par l'amante coquine et l'amant hébété. »

(Il place les lettres sur la pelle que Raoul tient dans la cheminée et y met le feu.)

Que ne puis-je les tenir toutes dans le creux de cette pelle, depuis celle qui fut écrite sur une écorce d'arbre jusqu'à celle-ci! O lettres d'amour, la première devrait toujours faire enfermer son homme à Charenton, car la dernière le mène trop souvent à deux doigts de la police correctionnelle. A nous deux, cher Bonnefond, trois grognements contre les lettres d'amour, avant que le feu n'ait fait bonne justice des tiennes.

RAOUL.

Je t'en prie, on peut venir, hâte-toi donc!

SAINT-LÉONARD.

Trois grognements! tu ne veux pas les pousser? je les pousserai tout seul. (Il fait trois grognements.) Ouvre la croisée. (En jetant les flammèches par la croisée, il dit avec solennité :) Justice est faite! (Il rend la pelle et les pincettes à Raoul, qui les porte à la cheminée, et revient s'asseoir sur le canapé, derrière lequel est resté Saint-Léonard.) Maintenant que te voilà hors de danger, dis-moi si les plaisirs de la

* Raoul, Saint-Léonard.

bouche, les joies franches de la gastronomie, vous exposent à de pareilles avanies? quelle carte de restaurant vous a jamais compromis? quelle carte de restaurant a-t-on jamais brûlée? quelle carte... ah! à propos de restaurant (il s'assied sur le canapé), il faut, cher Raoul, que tu nous donnes un déjeuner pour fêter ta délivrance.

RAOUL.

Plusieurs déjeuners, tant que tu voudras.

SAINT-LÉONARD.

Non, un seul, mais allégorique, de circonstance.

RAOUL.

Comment, de circonstance?

SAINT-LÉONARD.

Laisse-moi faire, j'en dresserai le menu. Nous pourrions avoir à ce déjeuner :

1° Des poulets tendres, traités à la tartare;

2° Des pigeons dépouillés vivants et cuits dans leur jus;

3° De jeunes lapereaux mis à la broche avant d'être écorchés.

4° Des poitrines d'agneaux exposées à un grand feu.

Pour dessert, la plus délicieuse des crèmes, que j'appellerai la crème de la séparation.

Enfin des suprêmes d'oublies aux ananas. (Ils se lèvent.) *

RAOUL.

Double fou!

SAINT-LÉONARD.

C'est possible, mais vois-tu, l'homme devrait avoir trois estomacs, comme les bœufs, et pas de cœur, comme... comme...

RAOUL.

Comme les huîtres. Je suis trop heureux en ce moment, tu m'as rendu un trop grand service pour que je ne te pardonne pas tes blasphèmes.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Kernoël.

SAINT-LÉONARD, saluant le comte, bas à Raoul en se retirant. **

Je n'ai pas eu le temps de te remercier de l'excellent emploi que tu m'as fait avoir.

RAOUL, bas à Saint-Léonard, en le reconduisant.

Tu es content?

* Saint-Léonard, Raoul.

** Saint-Léonard, Raoul, le Comte.

SAINT-LÉONARD, bas à Raoul.

Si je le suis! Conservateur en chef des conserves alimentaires de la marine!... (Il sort.)

SCÈNE VI

RAOUL, LE COMTE DE KERNOEL. Raoul offre une chaise au comte, ils s'asseyent à gauche.

LE COMTE.

Il est au moins étrange que ma première visite ait pour but de vous apporter des excuses.

RAOUL.

Des excuses! et de la part de qui?

LE COMTE.

De la mienne.

RAOUL.

Vous m'auriez donc offensé?

LE COMTE.

Très-gravement.

RAOUL.

Alors, c'est avant de me connaître, car vous ne m'avez encore vu qu'une fois.

LE COMTE.

C'est avant de vous connaître. Votre nom fut prononcé l'autre jour devant moi; ce nom éveilla mes souvenirs, et je me laissai entraîner à raconter un événement assez fâcheux, arrivé aux courses de Chantilly, il y a douze ou quinze ans, par le fait d'un monsieur de Bonnefond, que j'étais fermement persuadé ne pas être vous.

RAOUL.

C'était moi.

LE COMTE.

Oui... M'accorderez-vous, monsieur, la justice de croire que je fus très-péniblement affecté de mes paroles imprudentes, qui, heureusement, ne pouvaient blesser l'officier distingué, déjà si loin par sa noble conduite d'une jeunesse un peu irréfléchie? Je viens donc, en galant homme qui convient de sa faute, vous demander... (Raoul tend sa main au Comte.) Je ne la prendrai pas encore. J'ai appris, par ma belle cousine, qu'aimé d'elle, vous avez été accepté pour être son mari, mais qu'un obstacle s'opposait à la conclusion de ce mariage.

Cet obstacle, c'était moi... Une certaine promesse faite autrefois... chose bien romanesque que cette promesse... Vraiment, je rougis d'avoir été, ne fût-ce que deux minutes seulement, une difficulté présumée à votre bonheur. Je dégage donc complétement ma bonne cousine, que vous méritez mieux que moi.

RAOUL.

Ah! monsieur! (Il tend la main au Comte.)

LE COMTE, la serrant dans la sienne.

Cette fois, oui .. Je vous dois maintenant des preuves réelles de cette amitié que nous venons de sceller.

RAOUL.

Vous abandonnez vos prétentions à la main de votre cousine; quelle autre preuve plus réelle d'amitié me donneriez-vous?

LE COMTE.

Celle d'une entière sincérité dans ce qui me reste encore de très-important à vous dire.

RAOUL.

Parlez.

LE COMTE.

Je ne crois pas que vous épousiez Suzanne.

RAOUL.

Que dites-vous? maintenant que vous-même...

LE COMTE.

Je ne le crois pas. Trop de gens, depuis votre retour à Paris, se sont coalisés pour vous nuire. Vous êtes entouré d'ennemis.

RAOUL.

Mais ces ennemis?...

LE COMTE.

Sont redoutables.

RAOUL.

Avez-vous des preuves?...

LE COMTE.

Beaucoup. C'est sur un avis anonyme que mon père a été appelé par le télégraphe du fond de ses terres de Bretagne à Paris, uniquement parce qu'on prévoyait qu'il entraverait votre mariage.

RAOUL.

Est-il possible!...

LE COMTE.

C'est par le même moyen mystérieux que l'on m'a fait subitement venir de Caen, en me disant que mon père, arrivé de la veille à Paris, désirait que je me joignisse à lui pour empêcher un grand tort qu'on cherchait à porter à mes droits. Ce tort, c'était votre mariage avec ma cousine.

RAOUL.

En effet, je vois maintenant...

LE COMTE.

A chaque instant il arrive ici, à l'hôtel, des lettres anonymes écrites contre vous, à mon père, à madame de Kernoël et à ma cousine.

RAOUL.

A elle?

LE COMTE.

A moi aussi. L'une de ces lettres adressées à mon père m'a été remise par erreur. Heureusement il ne l'a pas lue. Savez-vous ce qu'elle contient?

RAOUL.

Non...

LE COMTE.

Ceci : que vous avez eu autrefois un duel avec le père de mademoiselle de Pontalbert à cause d'une femme, et que, dans ce duel, vous l'avez blessé à mort.

RAOUL.

Ainsi, j'aurais tué le père de Suzanne?

LE COMTE.

Oui. Mon père, dit cette même lettre, devait se souvenir de l'événement, puisqu'il était le témoin de son beau-frère, monsieur de Pontalbert.

RAOUL. (Il se lève et passe devant le comte qui se lève aussi.)

Ah! c'est épouvantable de méchanceté! * d'autant plus épouvantable, que cette invention a une apparence de vérité. Voici la vérité tout entière. Monsieur de Pontalbert avait un ami...

LE COMTE.

Oh! vous pouvez le nommer, son nom est dans la lettre anonyme... Monsieur de Thévenot!

RAOUL.

Avant de partir pour Bordeaux, où des affaires l'appellent, cet ami recommande sa femme à monsieur de Pontalbert.

* Le Comte, Raoul.

Cette femme était... légère. A peine, en effet, a-t-il quitté Paris, qu'elle se laisse faire une cour assez assidue par moi, qui l'avais rencontrée aux courses de la Marche. Monsieur de Pontalbert s'exagère aussitôt son droit dè surveillance...

LE COMTE.

Oui, mon oncle était passionné...

RAOUL.

Un jour, entre autres, apprenant que la dame dont il épiait les pas était chez moi, il y vint, et se compromit au point de la ramener de force chez elle. Un instant après, il m'envoyait ses témoins, et, le lendemain, un duel avait lieu. Mais, dans ce duel, c'est moi qui fus blessé et non monsieur de Pontalbert. Oh! je ne doute plus à présent de la réalité de mes ennemis, mais je connais la fermeté de caractère de mademoiselle de Pontalbert.

LE COMTE.

Et moi, je connais mieux que vous les susceptibilités farouches de nos vieilles familles, et votre malheureuse affaire de Chantilly...

RAOUL.

Mais j'étais si jeune...

LE COMTE.

Il ne faut jamais être trop jeune.

RAOUL.

Vous parlez ainsi, vous, qui ne paraissez pas avoir plus de vingt-cinq ans!

LE COMTE.

Je ne les ai même pas.

RAOUL.

Comment se fait-il alors?..

LE COMTE.

Moi, comme toute ma génération, je suis né à trente-six ans; mais laissez-moi vous dire ce qu'il y a encore contre vous, qui vous croyez, si faussement, certain d'épouser ma cousine.

RAOUL.

Quoi! vous n'avez pas tout dit? Qu'y a-t-il encore?

LE COMTE.

Il y a moi!

RAOUL.

Vous?

LE COMTE.

Je suis très-redoutable, sans que cela paraisse. Je suis

dans une position calme, bien nette, bien préparée; à qui tout doit arriver sans peine, sans effort, comme l'eau va à la rivière!

RAOUL.

J'en suis ravi pour vous, monsieur le comte; mais pourquoi votre félicité ferait-elle courir quelque danger à la mienne?

LE COMTE.

Pourquoi?... C'est bien simple; je vous disais que tout doit m'arriver sans efforts; n'ayant pas de jeunesse, je n'ai pas d'ennemis, rien ne me barre le chemin, rien ne s'élève contre moi. Ajoutez que, ne faisant rien par enthousiasme, le bonheur vient à moi par raison. Si je gagne toujours aux courses, c'est que j'ai toujours les meilleurs chevaux. Vous auriez compté sur votre étoile, vous, pour remporter le prix? moi je compte sur mes jockeys. En un mot, pour obtenir à peu près tout ce que désirent inutilement les autres hommes, qu'ai-je fait? ce que font ceux qui élèvent des chevaux pour s'enrichir: ils les entraînent. Je me suis entraîné. J'ai appris la vie et je l'exerce avec succès. Vous, mon cher baron, vous avez fait de la poésie avec la vie, qui n'est pas du tout chose poétique; la jeunesse, les aventures, le trouble dans les familles! les défis portés à la société! les duels, puis le retour à l'ordre, au bien... le courage, l'héroïsme, le dévouement!... Croyez-moi, nos temps s'accommodent mal de ces agitations: aujourd'hui il faut porter la vie, et non la déchirer, et la plus grande preuve...

RAOUL.

Mais non! non! la plus grande preuve que vous vous trompez, la meilleure preuve qu'il y a encore la chevalerie du cœur, la poésie de l'amour... la poésie de la jeunesse et de la loyauté, c'est qu'une jeune fille qui m'aime et qui ne vous aime pas, s'est généreusement soumise, pour se délier avec honneur d'une promesse sans gravité, elle s'est soumise, dis-je, à demander votre consentement pour avoir le droit de m'épouser!...

LE COMTE.

Eh bien! à quoi cela lui a-t-il servi? à vous faire manquer l'occasion de l'épouser.

RAOUL.

Comment! à me faire manquer l'occasion? Elle n'est pas manquée!... J'épouserai mademoiselle de Pontalbert!

LE COMTE.

Personne ne le souhaite plus que moi!

RAOUL.

Que vous le souhaitiez ou non, je l'épouserai, mon cher comte, je le jure par mon épée !...

LE COMTE.

Et moi je vous jure, non pas par mon épée, je n'ai jamais porté qu'un stick, que ma conviction est que vous ne l'épouserez pas.

RAOUL.

Et qui donc l'épousera ?...

LE COMTE.

Moi !

RAOUL.

Vous ! et elle ira à vous par la force des choses, n'est-ce pas ?...

LE COMTE.

Oui !

RAOUL.

Quand mon contrat se signe aujourd'hui; mais c'est un défi !...

LE COMTE.

Sans doute; mais c'est vous qui le portez... Moi, je ne veux rien... je ne dispute rien !... j'attends... Peut-on être plus réservé, plus loyal, plus modeste ?

RAOUL.

Et vous épouserez ?... Nous verrons cela, mon gentleman ?

LE COMTE, tendant la main à Raoul.

Vous verrez cela, mon poëte... (Secouement de main à l'anglaise.)

SCÈNE VII

MADAME DE KERNOEL, LE COMTE, RAOUL, SUZANNE, puis MARÉCHAL, puis MONSIEUR DE KERNOEL. *

MADAME DE KERNOEL, au Comte.

Charmant ! divin ! appartement de fée ! mon neveu, vous admirerez cela éclairé aux bougies le jour des noces. C'est du Versailles sous Louis Quinze.

MARÉCHAL.

Monsieur Guillaumin vient d'arriver.

* Le Comte, madame de Kernoël, Maréchal, Suzanne, Raoul.

MADAME DE KERNOEL, à Raoul.

C'est le notaire.

LE COMTE.

Mais où est donc mon père?... Je le croyais avec vous.

MADAME DE KERNOEL.

Il montait avec nous, en effet, pour visiter les appartements des nouveaux époux.

MARÉCHAL.

Monsieur le marquis s'est arrêté dans le vestibule pour ouvrir un pli qu'on venait de lui remettre.

MADAME DE KERNOEL.

Nous le retrouverons sans doute avec monsieur Guillaumin. Allons, monsieur de Bonnefond, voilà le moment où l'on se prépare à quitter la grande mer si peu pacifique appelée la Jeunesse, pour mouiller à l'abri de tous les coups de vent, dans la rade du mariage.

MONSIEUR DE KERNOEL, paraissant au fond et arrêtant le mouvement général de sortie. *

Pardon, monsieur, avant d'entrer dans cette belle rade, dont parle ma sœur, voudriez-vous me permettre de vous adresser une question ? question un peu indiscrète en apparence, mais peut-être de quelque opportunité en ce moment. (Étonnement général.)

RAOUL.

Dites, monsieur !

MONSIEUR DE KERNOEL.

Connaissez-vous une demoiselle Anastasie Leblond ?

RAOUL.

Non, monsieur, non !

MADAME DE KERNOEL.

Mais... mon frère...

MONSIEUR DE KERNOEL.

Vous vous nommez pourtant Jules de votre prénom ?

RAOUL.

Oui, monsieur.

MADAME DE KERNOEL, impatientée.

Ah ça !...

MONSIEUR DE KERNOEL.

Vous vous nommez aussi Raoul?

RAOUL.

Jules-Raoul de Bonnefond.

* Le Comte, madame de Kernoël, M. de Kernoël, Raoul, Suzanne.

MONSIEUR DE KERNOEL.

De plus, vous êtes bien baron?

RAOUL.

Oui, monsieur, je suis le baron Jules-Raoul de Bonnefond.

MONSIEUR DE KERNOEL.

Et vous ne connaissez pas, dites-vous, mademoiselle Anastasie Leblond?

RAOUL.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur le marquis....

MADAME DE KERNOEL.

Vous êtes cent fois trop bon de répondre... Mon frère... nous direz-vous à la fin, ce que signifie ce rôle de juge d'instruction?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Il va être terminé. (A Raoul.) En sorte que non-seulement vous ne connaissez pas cette dame, mais que vous ne devez pas l'épouser?

TOUS, s'extasiant.

Ah! ah! ah!

RAOUL, vivement.

Épouser qui?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Mademoiselle Anastasie Leblond.

SUZANNE.

Mon oncle, devant moi une pareille plaisanterie, qui est une grave injure!...

MONSIEUR DE KERNOEL.

Voilà ce qu'annonce un journal qui vient de m'être remis. Voyez ici, dans cette colonne... (Il présente le journal à Raoul) encadrée avec de l'encre rouge... C'est une invitation à lire: « Mariages du grand monde. »

RAOUL, lisant.

« Mariages du grand monde... Monsieur le baron Jules-
» Raoul de Bonnefond épouse prochainement mademoiselle
» Anastasie Leblond. »

SUZANNE, impétueusement.

Comment?

LE COMTE.

Que veut dire?...

MADAME DE KERNOEL, allant à Raoul.*

Est-ce que cela y est?... Est-ce que c'est imprimé?

RAOUL.

Oui, madame; mais je me demande si j'ai lu, si j'ai compris, si c'est moi... (Relisant.) « Monsieur le baron Jules-Raoul » de Bonnefond épouse prochainement mademoiselle Anas- » tasie Leblond. »

MADAME DE KERNOEL, remontant.

Eh bien! quoi... c'est un mensonge?

MONSIEUR DE KERNOEL.

Il est bien fort le mensonge.

SUZANNE.

Quand il serait encore plus fort, c'est toujours un mensonge.

RAOUL.

Et le plus lâche de tous!

SUZANNE.

Oh! oui... il est bien lâche, en effet, n'est-ce pas, mon oncle**, d'attendre le moment où, échappant aux fatigues de la guerre, un homme vient demander quelques heures de repos à son pays, pour le guetter au passage et le saisir dans l'ombre?... Mais qu'attendent de leurs méchancetés ceux qui se réunissent contre vous avec cet acharnement infatigable?... Qu'espèrent-ils?... Nous forcer à rompre avec vous?... Qu'ils nous jugent mal! Ma famille estime ceux que j'estime, et je vous honore à ce point, monsieur de Bonnefond, que j'aurais mille vengeances dans la main pour anéantir vos ennemis, que je n'en laisserais pas tomber une seule. Chercher à les frapper, c'est supposer qu'ils existent... Ne leur accordez pas cet honneur... Le seul châtiment qu'ils méritent, celui qui les fait pâlir d'impuissance, c'est de leur montrer les cœurs honnêtes se rapprochant de plus en plus de celui qu'ils osent tenter de frapper... Oui, il faut que là où la calomnie ne croyait rencontrer qu'un homme, elle trouve devant elle une famille, et, derrière la famille, la société... Et si ce double bouclier lui fait défaut, alors que l'amour d'une femme lui soit un rempart... Celui-là, monsieur de Bonnefond, ne vous manquera jamais. Méprisez donc ces misérables inventions, sans force pour vous nuire... Ne cherchez pas même à savoir... déchirez cela!... (Elle veut s'emparer du journal.)

* Le Comte, M. de Kernoël, madame de Kernoël, Raoul, Suzanne.

** Le Comte, M. de Kernoël, Suzanne, Raoul, madame de Kernoël.

RAOUL, descendant ; Suzanne va s'asseoir sur le canapé auprès de sa tante.

Oh ! pardon ! je méprise sans doute ces faussetés abominables, mais il m'est impossible de ne pas chercher à découvrir*. Ah ! je ne sais quel démon s'acharne après moi ; vous aviez raison, monsieur le comte, j'ai beaucoup d'ennemis... Ils me poursuivent... je suis en butte aux plus odieuses persécutions.

LE COMTE.

Je suis désolé, croyez-le bien, d'avoir prédit si juste, et si je pouvais vous aider à démasquer...

RAOUL.

Je les démasquerai tout seul... Mais j'ai tort de m'emporter avec cette violence... Vous avez raison, mademoiselle, on ne peut pas croire qu'il n'y ait pas imposture dans ce fait doublement, triplement monstrueux.** Je n'ai jamais connu de femme de ce nom : Anastasie Leblond ; et il n'y a que moi, que moi seul, devant la société, devant la loi et devant Dieu, qui aie le droit, par mon père et par ma mère, de porter ce nom et ce titre de Jules-Raoul, baron de Bonnefond.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Jules Raoul, baron de Bonnefond ! (Stupéfaction générale.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PROSPER, allant à Raoul, qu'il salue.***

RAOUL.

Comment... vous, monsieur... vous êtes ?...

PROSPER.

Votre fils !

RAOUL.

Je n'ai pas de fils.

PROSPER.

Permettez !...

RAOUL.

Je n'ai pas de fils... Et sans entrer dans d'inutiles explications...

* M. de Kernoël, près de la cheminée ; le Comte, Raoul, Suzanne, madame de Kernoël.

** Le Comte, M. de Kernoël qui passe à droite, Suzanne, madame de Kernoël, Raoul.

*** Le Comte, Prosper, Raoul M. de Kernoël, Suzanne, madame de Kernoël.

PROSPER.

Vous allez, comme tantôt, me prier de sortir.

SUZANNE, bas, à monsieur de Kernoël.

Quel événement!

RAOUL.

Je ne vous prie pas de sortir... je vous l'ordonne.

PROSPER.

Seulement, je vous ferai observer qu'entre ce matin et cet après-midi il y a un siècle quant à nos positions respectives, mon père.

SUZANNE, à elle-même.

Son père!

PROSPER.

J'ai à vous dire en particulier... (Tous les personnages, à cette phrase de Prosper, se meuvent pour sortir.)

RAOUL, les retenant.

Restez, je vous prie. Il m'importe que vous sachiez ce qu'il y a d'imposture et d'insolence dans l'odieuse comédie que vient jouer ici cet aventurier. Je veux qu'il parle, et qu'il parle devant tout le monde... La preuve que vous êtes mon fils?...

PROSPER.

Je vous la donnerai.

RAOUL.

Donnez-la tout de suite.

PROSPER.

Dans un instant.

RAOUL.

Tout de suite, ou je vous fais jeter à la rue.

PROSPER.

Pour vous éviter cette mauvaise action, je sors, mon père. (Il remonte.)

RAOUL, à lui-même.

S'il s'en va, on supposera que j'ai peur de l'entendre..... (Haut.)* Vous ne pouvez donc pas prouver ce que vous avancez?...

PROSPER.

Je le puis... mais si vous me chassez?...

* Raoul, le Comte, Prosper, M. de Kernoël, Suzanne, madame e Kernoël.

RAOUL.

Dites tout ce qu'il vous plaira... on vous écoute...

PROSPER descend ; Suzanne va près de la cheminée.*

Convenez-en, mon père, j'ai bien droit à un quart d'heure d'audience; car, jusqu'ici, je ne vous ai pas importuné de ma tendresse filiale... Apres tout, qu'y aurais-je gagné?... Je savais fort bien que, depuis votre majorité, vous n'aviez guère que la cape et l'épée!

RAOUL. Mouvement pour s'élancer sur Prosper. A lui-même, remarqué seulement par Suzanne.

Non! je ne puis tolérer!...

SUZANNE, bas, à Raoul, le retenant. **

Raoul!... n'est-ce pas vous qui lui avez dit de parler?....

PROSPER.

Ma mère à donc attendu que vous fussiez en position de faire quelque chose pour le petit Prosper, avant de vous révéler sa haute naissance?... Le petit Prosper, c'est moi!

RAOUL.

Mais votre mère, dont vous parlez sans la nommer, qui donc est-elle?

PROSPER.

Madame Aglaé... je suis Aglaé fils.

RAOUL, à part.

Le fils d'Aglaé!

PROSPER.

Maintenant, j'ai à vous dire que je vais me marier; j'épouse une femme charmante, délicieuse. Elle se nomme Anastasie Leblond.

MONSIEUR DE KERNOEL, bas au Comte.

Ah! voilà l'Anastasie du journal!

LE COMTE.

Mon père, je vous en prie!...

PROSPER.

N'étant pas majeur, je ne puis me marier sans votre consentement; je viens vous le demander... Vous me l'accordez, n'est-ce pas? ce consentement désiré?

RAOUL.

Assez!... La preuve que je vous ai demandée, misérable!

* Raoul, Suzanne, le Comte, Prosper, M. de Kernoël et madame de Kernoël.

** Suzanne, le Comte, Raoul, Prosper, M. de Kernoël, madame de Kernoël.

PROSPER.

Plus qu'un mot, vous l'aurez.

RAOUL, au comble de l'exaspération.

La preuve que vous êtes mon fils?... (Prosper remet un papier à Raoul, qui le lit à part.) Extrait des registres de l'état civil :

« Aujourd'hui, 15 mai 1840, se sont présentés devant » nous, premier adjoint à la mairie du deuxième arron- » dissement, d'une part, monsieur Jules-Raoul de Bonne- » fond; de l'autre, demoiselle Aglaé Joubert... » (Long cri d'étonnement.) Ah! est-ce possible!.. « A l'effet de reconnaître un » enfant du sexe masculin, déjà âgé de trois ans, auquel » ils déclarent donner les noms de Jules-Raoul de Bonne- » fond. » Et c'est signé!... signé de moi!... Je comprends!... je me souviens!... (Après avoir parcouru silencieusement encore quelques lignes. A part.) Ah! oui. voilà la preuve, l'irrécusable preuve d'une jeunesse de désordre et de corruption!... Châtiment!... (A Prosper.) Vous êtes mon fils, c'est vrai! ..

TOUS, au grand étonnement.

Ah!

SUZANNE, à part.

C'était vrai!

MONSIEUR DE KERNOEL, à lui-même, avec joie.

Enfin!

RAOUL, à Prosper.

La loi a raison, ma jeunesse a tort. Vous êtes mon fils; mais puisque vous êtes mon fils, écoutez-moi comme on écoute un père. A votre âge, un jeune homme s'abandonna sans mesure à toute la frénésie des passions. L'oisiveté le conduisit où elle conduit toujours, aux mille déréglements, qui mènent, à leur tour, au mépris de tous les respects et de tous les devoirs. Il était déjà penché à demi sur l'abîme; il avait le vertige, le délire, il paraissait perdu, il se souvint de son nom... Ce nom le sauva... Il eut peur de le ternir... Il avait au Havre, dans la marine marchande, un ami, un honnête marin...

MADAME DE KERNOEL, impétueusement.

Tous sont honnêtes!. .

MONSIEUR DE KERNOEL, pour la calmer.

Ma sœur...

RAOUL.

Il alla trouver ce brave marin; il le pria de le prendre comme matelot sur son navire, qui allait dans les mers polaires, au delà du Japon. Il devint matelot, il mangea pen-



dant cinq ans le pain du travail; pain amer, mais sain. Au retour, il s'engageait dans la marine militaire, où il ne tardait pas à devenir contre maître. La guerre est déclarée avec la régence africaine. Au bombardement de Tanger, il est nommé enseigne. La croix lui fut attachée sur la poitrine par son amiral; il n'aurait pas pu l'y attacher lui-même : il avai les deux bras cassés par un biscaïen.

MADAME DE KERNOEL, avec chaleur.

Trois hourrahs pour ce brave garçon!

MONSIEUR DE KERNOEL, pour la reprendre.

Ma sœur!...

MADAME DE KERNOEL.

Laissez-moi, pacifique agronome.

RAOUL.

En Crimée, il commandait une de ces glorieuses batteries de siége, débarquées par les braves marins de notre flotte, dans les ravins sanglants de Karabelnaïa. Là, il eut la tête fracassée par un éclat d'obus; mais, tombé lieutenant, il se releva capitaine de frégate.

MADAME DE KERNOEL.

Et vive la France!

MONSIEUR DE KERNOEL.

Ma sœur...

MADAME DE KERNOEL.

C'est plus fort que moi.

RAOUL.

Vous l'avez deviné, ce jeune homme, ce marin...

SUZANNE, avec enthousiasme, dans un cri d'explosion qui lui échappe.

C'est vous!

RAOUL.

Maintenant, à votre tour, mon fils.

PROSPER.

Comment! à mon tour?

RAOUL.

Vous avez mon nom; ce nom, je vous l'ai dit, m'a sauvé; il vous sauvera : vous allez quitter Paris.

PROSPER.

Quitter Paris! et pourquoi? Je puis fort bien dépenser à Paris les revenus qu'il vous plaira de me faire.

RAOUL.

Vous allez quitter Paris, vous deviendrez marin.

PROSPER.

Marin, moi! l'eau salée, l'odeur du goudron!

RAOUL.

Vous vous rendrez digne de ce beau titre.

PROSPER.

J'aimerais mieux autre chose, une autre profession.

MADAME DE KERNOEL.

Il n'y en a pas de plus belle.

PROSPER.

Rentier... mais marin! le vent!... le roulis... les requins...

RAOUL.

Vous vous purifierez comme moi par le travail, par la privation et la souffrance.

PROSPER.

Je ne tiens pas du tout à la souffrance, franchement, non! Je ne me sens aucune disposition sérieuse pour la marine.

RAOUL.

Vous allez commencer par être matelot.

PROSPER.

Mais non, mais non, je ne veux pas.

RAOUL.

Vous partirez dans quelques jours pour un voyage autour du monde qui doit durer six ans.

PROSPER.

Six ans! me tenir six ans éloigné des boulevards, des théâtres, des cafés, quand ils s'embellissent chaque jour!

RAOUL.

Pendant ces six années d'épreuve, vous connaîtrez toutes les misères de la vie des matelots, pour être digne un jour de les commander.

PROSPER.

Six ans de misère, jamais!

RAOUL.

Je suis votre père, je le veux.

PROSPER.

Je déserterai toujours. (Il s'assied à droite de la table.)

RAOUL.

Vous ne déserterez que deux fois : la première vous serez mis aux fers, la seconde fusillé; mais vous ne déserterez

pas, car le chef qui vous commandera... Allons, debout !... vous allez me suivre !

PROSPER, effrayé, se levant.

Où vous suivre ?...

RAOUL.

Au ministère de la marine, au bureau des classes ; on va vous enrôler sur-le-champ. (A Suzanne.) J'aurai l'honneur, mademoiselle, de me présenter chez vous dans la soirée. (A madame et à monsieur de Kernoël et au Comte.) Je désire que vous soyez tous présents à cette entrevue.

SUZANNE, à part.

Un mot à cette femme ! je veux la voir ; je la verrai !

RAOUL.

Allons, suivez-moi, monsieur de Bonnefond.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au troisième acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE

AGLAÉ, SUZANNE. Aglaé est assise près de la table; Suzanne entre de la droite et vient s'asseoir en face d'elle.

SUZANNE.

J'ai désiré avoir un entretien avec vous.

AGLAÉ.

Que me voulez-vous, madame?

SUZANNE.

Je veux savoir si vous avez enfin épuisé contre monsieur de Bonnefond toute votre haine et toute votre colère? Vous avez eu son or, vous lui avez pris son repos, vous venez de le dépouiller de sa dignité au milieu d'une famille : je veux savoir, dis-je, s'il vous reste encore quelque mal à lui faire et s'il n'est aucun moyen, madame, de vous fléchir?

AGLAÉ.

Toute autre femme que moi vous demanderait de quel droit vous l'appelez chez vous et la faites asseoir sur la sellette pour l'interroger; mais l'indépendance de ma vie autorise toutes les indépendances possibles à se produire autour d'elle. D'ailleurs, si vous avez à me parler, j'ai peut-être aussi quelque chose à vous dire... Je vous dirai donc, madame, que c'est moins monsieur de Bonnefond que j'ai voulu frapper qu'une autre personne.

SUZANNE.

Une autre personne?...

AGLAÉ.

Oui... monsieur de Bonnefond n'a été ni meilleur ni pire que les autres hommes; il m'a aimée, il m'a laissée... cela se voit tous les jours.

SUZANNE.

Cette autre personne que vous poursuivez en lui, c'est?...



AGLAÉ.

C'est vous !

SUZANNE.

Moi !... Et que vous ai-je fait ?

AGLAÉ.

Ce que vous m'avez fait?... Ah ! vous voulez le savoir... Vous êtes honorée, estimée, respectée, vous êtes riche, vous êtes heureuse... voilà ce que vous m'avez fait !... Si ce n'est pas vous, c'est votre bonheur qui nous insulte !

SUZANNE.

Vous ne croyez donc pas à nos peines, à nos misères ?

AGLAÉ, *sèchement.*

Non. Quelles misères connaîtriez-vous?... vous avez tout en naissant.

SUZANNE.

Peut-être !

AGLAÉ.

N'avez-vous pas eu une famille, vous, qui a entouré votre jeunesse d'affections, de vigilance, de tendresse et de soins... tandis que nous... Je n'ai pas seulement connu mon père !...

SUZANNE.

Quand le mien est mort, j'avais cinq ans.

AGLAÉ.

Une mère vous restait !... vous n'aviez rien perdu !

SUZANNE.

Ma bonne mère devint folle par la mort de mon père, et je la perdis un an après.

AGLAÉ.

Enfin, ils vous laissèrent riche, n'ayant besoin de rien, de l'appui de personne... mais les pauvres filles de la rue comme nous sont exposées à toutes les séductions qui passent... et il en passe beaucoup.

SUZANNE.

On brave toutes les séductions... on résiste à la première...

AGLAÉ.

La première fut celle qu'exerça sur moi monsieur de Bonnefond... Vous connaissez monsieur de Bonnefond?... supposez-moi vos richesses, votre famille... je prends votre place, et...

SUZANNE.

Monsieur de Bonnefond n'est pas venu à moi pour mes richesses, puisqu'il ne savait ni mon nom ni ma position quand il m'aima, en Orient, sous l'habit grossier d'une pauvre garde-malade.

AGLAÉ.

Garde malade!... Vous avez été...

SUZANNE.

Sœur de charité.

AGLAÉ.

Vous!...

SUZANNE.

C'est le plus beau souvenir de ma vie!

AGLAÉ.

Je ne croyais pas que les grandes dames... Après tout, si c'est leur goût... si c'est leur caprice... C'est souvent chez elles aussi une manière de se venger de quelque bonne morsure que leur a faite le monde... Nous nous vengeons autrement, voilà tout! Vous employez la vertu... nous, la beauté! C'est notre arme, quand nous tombons!

SUZANNE.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas relevée?...

AGLAÉ.

Monsieur de Bonnefond m'avait précipitée d'une hauteur qu'on ne remonte pas.

SUZANNE.

Pourquoi ne la remonterait-on pas?...

AGLAÉ.

Aucune main ne nous est tendue!

SUZANNE.

Avez-vous tendu la vôtre?

AGLAÉ.

Qui l'aurait prise?... On nous repousse!

SUZANNE.

Il faut braver les dédains, et s'adresser plus haut!

AGLAÉ.

A qui donc?...

SUZANNE.

A Dieu, qui prend pitié de toutes les souffrances!

AGLAÉ, *se levant, et passant à droite.*

Mais, madame, je ne souffre pas! Je suis heureuse, très-heureuse!...

SUZANNE.

Vous ne vous diriez pas si heureuse si vous ne souffriez pas tant !

AGLAÉ.

Eh bien ! quand je souffrirais, que pourriez-vous à cela ?..

SUZANNE.

Beaucoup !

AGLAÉ.

Quelle confiance !

SUZANNE.

Je vous dirais : Croyez !

AGLAÉ, *s'asseyant sur le canapé et ôtant son chapeau.*

Croyez ! Peut-on croire à volonté ?...

SUZANNE.

Oui.

AGLAÉ.

Croyance des lèvres !

SUZANNE.

Aujourd'hui les lèvres, demain le cœur !

AGLAÉ.

Mon cœur est mort, madame... ou, du moins, il est bien malade !

SUZANNE.

Oh ! madame, j'en ai guéri de plus désespérées que vous !

AGLAÉ.

De plus faibles que moi... Avec moi, soins inutiles, discours perdus. Nous sommes plus fortes que vous, mesdames, vous le voyez bien... De nous deux, qui l'a emporté ?... c'est moi... J'ai la force des énergies, supérieures, que rien ne peut atteindre.

SUZANNE, *se levant.*

Vous avez la force du néant, que rien ne peut atteindre, c'est vrai... je le vois maintenant... Je me trompais, vous n'êtes pas malades, vous autres, vous êtes mortes !...

AGLAÉ.

Vous croyez ?...

SUZANNE.

Vous allez et venez comme des ombres, dans un monde fait de mensonges et d'illusions comme vous !... Ces robes étincelantes, dont vous vous parez, ne recouvrent que des

cadavres vivants, où il n'y a plus ni cœur, ni cerveau, ni joie, ni pleurs, ni douleurs, ni sensibilité!...

AGLAÉ, effrayée.

Mais, madame...

SUZANNE.

Ce rouge et ce blanc, qui couvrent vos joues, et sous lesquels vous cachez votre pâleur funèbre, c'est votre masque de théâtre... c'est le fard dont il vous faut peindre votre visage pour jouer la comédie de l'existence... Mais vous n'existez pas, vous êtes mortes!...

AGLAÉ.

Assez! madame, assez!..

SUZANNE.

Voyez! l'air du ciel, si précieux à toutes les créatures, vous blesse... le jour vous fait froid... la vie de tout le monde vous est en horreur... Pour être heureuses, — et quel bonheur! — il vous faut des flambeaux comme aux sépulcres. Ah! oui, vous êtes mortes... Tenez, vous avez peur!

AGLAÉ, passant rapidement devant elle.

Enfin! vous vous êtes mise en colère, et vous me rendez haine pour haine. * Mais vous ne me ferez jamais autant de mal que je vous en ai fait. Je n'ai pas voulu que vous épousiez monsieur de Bonnefond, vous ne l'épouserez pas.

SUZANNE.

Si le ciel l'a décidé ainsi...

AGLAÉ.

Le ciel! le ciel! J'ai parlé, le monde a entendu; et le monde ne veut pas ce mariage, il est désormais impossible. Épousez, à présent, si vous l'osez, celui que vous aimez..... (Elle remonte)

SUZANNE, se rasseyant à sa même place.

Vous n'aimez donc rien, vous, madame? Je croyais que votre fils...

AGLAÉ, se retournant.

Pourquoi me parlez-vous de mon fils?

SUZANAE.

Si vous l'eussiez un peu aimé, je vous aurais dit de commencer, à cause de lui, à vous habituer à des sentiments plus soumis et plus doux.

* Aglaé, Suzanne.

AGLAÉ, se rapprochant.

Mais pourquoi me parlez-vous de mon fils en ce moment?

SUZANNE.

Un temps d'épreuve se prépare pour vous... Ce voyage si périlleux qu'il va faire...

AGLAÉ, très-étonnée.

Un voyage périlleux?... (Elle pose son chapeau sur la table.)

SUZANNE.

Six années sur mer, sur des mers sombres et glacées.

AGLAÉ, avec inquiétude, se rasseyant.

Que voulez-vous dire?

SUZANNE.

Je croyais que vous saviez...

AGLAÉ.

Je ne sais rien. Mais quel est ce voyage?.. qui le veut?

SUZANNE.

Son père.

AGLAÉ, elle se lève et descend.

Son père... Ah! oui, son père... pour se venger... On lui aura dit mon attachement pour cet enfant; on lui aura dit que j'étais pleine de faiblesses pour lui, que je l'aimais. Eh bien! oui, s'il est fantasque, bizarre, désordonné; s'il me désobéit, s'il me ~~ruine~~, s'il me désole, il remplit ma vie par ses extravagances et ses folies. C'est ma tempête, il me la faut. Je ne saurais me passer de lui. C'est qu'il n'est pas toujours léger, il est reconnaissant parfois, il est bon. Il a des retours qui me désarment, qui me ravissent. Tenez, quand il m'a fait bien de la peine, bien du mal, ce maudit enfant, s'il aperçoit des larmes dans mes yeux, il devient tout pâle, il tombe à mes pieds, il tremble, il m'appelle sa mère...

SUZANNE, à part; elle s'est levée.

Le rocher s'est ouvert!

AGLAÉ.

Et mon cœur se fond à cette simple parole-là. Il m'est si doux, si bon de m'entendre appeler ainsi, que je me laisse souvent faire par lui bien des mauvais tours, bien des méchancetés, exprès pour m'entendre dire: Ma mère! Et quand sa mauvaise tête s'appuie sur mes genoux, que sa bouche me dit et me crie: Mère, je t'aime, pardonne-moi! eh bien! je n'y résiste plus, je suis brisée, je suis vaincue, je pleure

avec lui. Mes lèvres ruissellent de larmes de pardons et de caresses, et je n'ai plus qu'à dire : Mon fils! pour que sa joie et la mienne éclatent ensemble et ne finissent pas.

SUZANNE.

Pleurez donc, vous aussi, et vous serez aimée, pardonnée...

AGLAÉ, elle remonte.

Oui... mais il faut que j'empêche ce voyage...

SUZANNE.

Aujourd'hui vous avez souffert, aujourd'hui vous avez pleuré, vous croirez demain.

AGLAÉ, mouvement de sortie.

Je crois en mon fils!

SUZANNE.

Ah! ceci vous fera déjà pardonner bien des fautes.

AGLAÉ, voulant et ne voulant pas parler.

Eh bien!... tenez!... je vais vous dire... il est une autre faute bien plus grave...

SUZANNE.

Dites-la... avouez-la, parlez!

AGLAÉ.

Non, mon orgueil!...

SUZANNE.

Madame!

AGLAÉ.

Ne me retenez pas! il serait trop tard pour la réparer et celle-là, c'est vous qui l'expieriez toute votre vie dans ce monde. (Elle sort par le fond.)

SUZANNE.

Moi... j'expierais cette faute?... que veut-elle dire? (Elle tombe accablée et pensive sur le canapé.)

SCÈNE II

MONSIEUR DE KERNOEL, MADAME DE KERNOEL
LE COMTE, SUZANNE. (Ils entrent de la droite.)

MONSIEUR DE KERNOEL, parlant avec animation.

Je le répète, ma très-chère sœur, il ne faut pas s'obstiner à vouloir des mariages impossibles, contre nature : vous voyez ce qui arrive.

MADAME DE KERNOEL, *de mauvaise humeur.*

C'est bien! c'est bien!

MONSIEUR DE KERNOEL.

Que gens de finance épousent filles de la finance, que filles de qualité épousent gens de qualité: ne nous mésallions pas, ne nous mésallions jamais, c'est le plus sûr moyen d'avoir des descendants dignes de nous.

MADAME DE KERNOEL.

C'est le plus sûr moyen d'avoir...

LE COMTE.

Voyons, mes chers parents, Suzanne est là; elle entend.

MADAME DE KERNOEL.

Mais c'est votre père qui vient toujours... (*Elle va s'asseoir pres de Suzanne sur le canapé.*)

MONSIEUR DE KERNOEL.

Je me tais. Aussi bien, voici l'heure que monsieur de Bonnefond nous a indiquée pour le rendez-vous qu'il a désiré avoir.

SUZANNE.

Il ne tardera pas; je connais son exactitude.

LE COMTE, *remontant.*

J'entends des pas dans l'antichambre.

SUZANNE.

C'est lui.

SCÈNE III

LES MÊMES, RAOUL *en costume de capitaine de frégate.* (*On s'assied.*) *

RAOUL, *d'une voix émue.*

Je vous remercie d'abord, mademoiselle, et vous tous, de m'avoir accordé cette prompte entrevue : j'avais hâte de vous apporter toutes mes excuses et tous mes regrets pour la scène de tantôt. J'en ai beaucoup souffert pour moi, mais je n'en ai pas moins souffert pour vous, que je ne devais pas exposer à sa sauvage brutalité.

SUZANNE.

Nous connaissons trop votre savoir-vivre, monsieur de

* Le Comte, M. de Kernoël, Raoul, madame de Kernoël, Suzanne.

Bonnefond, pour n'avoir pas deviné tout le mal que vous avez dû ressentir pour vous et pour nous-mêmes.

RAOUL.

J'ai peu de chose à dire, beaucoup à regretter. (s'arrêtant, puis reprenant.) J'ai à regretter, et ceci de toute mon âme, de ne vous avoir pas fait connaître les obstacles qui s'élevaient entre nous, quand loin d'ici, j'osai pour la première fois, vous parler d'amour et de mariage. Mais je ne les connaissais pas moi-même. Ma jeunesse était déjà loin, ma seconde existence m'avait complètement fait oublier celle qui l'avait précédée. Ajoutez que, depuis de longues années, je n'avais pas revu la France ; Paris, où m'attendaient les impitoyables erreurs de ma jeunesse. Oh ! oui, elle a été mauvaise! mais enfin, grâce au ciel, elle ne l'aura été que pour moi. (Après une pause.) Cet uniforme sous lequel je me présente devant vous vous dit mieux que je ne saurais le faire en ce moment, où je suis trop ému, les derniers projets de ma vie. C'est à mon pays que je dois mon épée, c'est le moins que je lui donne mon sang, quand je ne puis plus lui vouer mon cœur tout entier.

SUZANNE.

Vous nous quittez?

RAOUL, se levant.

Loin de vous, je vais essayer de justifier l'honneur que vous vouliez me faire en acceptant de porter mon nom... je n'étais pas digne de cette noble préférence... je viens vous rendre votre parole.

SUZANNE, étouffant son émotion.

Mon Dieu! mon Dieu!

MONSIEUR DE KERNOEL, se levant et allant à la cheminée.

Ma foi! ceci est d'un vrai gentilhomme! Un Kernoël n'eût pas mieux dit *.

MADAME DE KERNOEL, à elle-même.

Et je n'ai pas le droit de le nommer amiral! (Elle se lève et remonte.)

RAOUL.

Vous disiez juste, monsieur, c'est vous qui étiez appelé à épouser votre cousine.

LE COMTE.

N'aggravez pas votre douleur et la nôtre, monsieur, en donnant si cruellement raison à la destinée.

* M. de Kernoël, le Comte, Raoul, madame de Kernoël, Suzanne qui, seule, est restée assise.

RAOUL.

Vous disiez vrai : il faut porter la vie et non la déchirer. J'ai déchiré la mienne ; vous disiez vrai, c'est avec l'esprit de conduite, d'ordre, de sincérité en toutes choses, qu'on arrive à la considération publique et surtout au bonheur Je le comprends bien tard, trop tard ; mais, enfin, je le comprends. (Il prend la main du comte, après avoir posé son chapeau sur la table.)

LE COMTE.

Votre main tremble...

RAOUL.

Je me suis fait loyalement mon procès, j'ai prononcé ma sentence, et maintenant je l'exécute. (Il va joindre la main du Comte à celle de Suzanne.)

SUZANNE, bas à Raoul.

Que faites-vous ?...

RAOUL, en mettant la main du Comte dans celle de Suzanne.

Je suis soldat, je veux mourir en soldat, je commande le feu.

SUZANNE, se dégageant brusquement de la main du Comte, d'une voix troublée et pleine d'égarement et de désespoir.

Raoul, dites un mot, et...

RAOUL, s'éloignant.

Adieu.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PROSPER, en costume de marin.*

PROSPER, d'un air triomphant.

Eh bien ! quand partons-nous ? quand mettons-nous à la voile ? où est ma corvette ? où est ma tartane, ma galère capitane ?... Oui, je brûle de partir, mon capitaine ; cette veste ronde, ce chapeau ciré, tout ce costume enfin, m'a communiqué le feu sacré du marin. Je veux voir la pleine mer, les rivages, les cordages, les naufrages. J'ai soif d'eau salée. Irons-nous en Australie, en Californie, à Otahiti ? Otahiti, climat délicieux, gibier en abondance, cannes à sucre, femmes cuivrées, mais charmantes, si charmantes, que Bougainville appelle cette île enchanteresse la nou-

* Prosper. — M. de Kernoël et le Comte, au fond ; Raoul. — Madame de Kernoël et Suzanne sur le canapé.

velle Cythère. Aimez-vous mieux que nous fassions le tour du monde, faisons le tour du monde; mais partons...

SCÈNE V

LES MÊMES, SAINT-LÉONARD. *

SAINT-LÉONARD.

Vous ne partez plus.

RAOUL.

Saint-Léonard!...

PROSPER.

Je ne pars plus... et la raison?

LÉONARD.

Il se présente une difficulté...

PROSPER.

Et je ne suis plus marin?

SAINT-LÉONARD.

Non.

RAOUL, à part.

Que veut dire?

PROSPER.

Ah ça! que signifie? quand je veux rester ici, on me force à faire plusieurs voyages autour du monde; et quand je suis prêt, quand je me rends de bonne grâce aux ordres de mon père, que voilà, quand j'ai pris ma belle résolution, on me parle de difficultés, on me dit que je ne suis plus marin. Je veux savoir pourquoi ce changement... je veux savoir...

SAINT-LÉONARD.

Parce que vous êtes mort.

PROSPER.

Comment, je suis mort!

RAOUL.

Mon cher Saint-Léonard...

SAINT-LÉONARD, à Raoul.

Laisse! (A Prosper.) Parfaitement mort et enterré.

* Prosper, Saint-Léonard, Raoul. — Madame de Kernoël et Suzanne sur le canapé. — M. de Kernoël et le Comte derrière le canapé.

PROSPER.

Enterré! A Montparnasse où au Père-Lachaise?

SAINT-LÉONARD.

A Montmartre, depuis seize ans.

PROSPER.

La plaisanterie est charmante, mais comme elle est un peu...

SAINT-LÉONARD.

Ceci, monsieur, n'est pas du tout une plaisanterie.

PROSPER.

Douter que je suis vivant, n'est pas une plaisanterie? mais je vous ai montré ce matin même la preuve... et vous prétendez!... C'est trop fort!... et puisqu'il faut une seconde fois... (Il prend l'extrait de naissance dans sa poche et l'ouvre.)

SAINT-LÉONARD.

Vous allez nous montrer encore votre extrait de naissance?... A quoi bon?... voici votre extrait mortuaire. (Il l'ouvre et le lui montre.)

PROSPER, effrayé.

Mon extrait...

SAINT-LÉONARD.

Mortuaire, et très-clairement, très-nettement rédigé, surtout très-bref: « Aujourd'hui, 25 juillet 1845, est mort Jules-» Raoul de Bonnefond, né à Paris le 15 mai 1840. Ceci » pour servir en tant que de besoin. » Suivent les signatures... Ainsi, mon jeune ami, vous êtes décédé à l'âge de cinq ans et quelques mois, dans les fortes chaleurs.

PROSPER.

Que veut dire?... mais que veut dire?...

SAINT-LÉONARD.

Ceci veut dire que l'acte de naissance que vous avez entre les mains n'est pas le vôtre.

PROSPER.

Ce n'est pas le mien?

SAINT-LÉONARD.

C'est celui d'un frère né après vous, mort avant vous, et dont votre mère, à votre insu, vous avait frauduleusement armé contre monsieur de Bonnefond.

PROSPER.

Mais qui vous a fourni cette preuve?

SAINT-LÉONARD.

Votre mère elle-même, que je viens de voir pleine d'émo-

tion, de repentir, et qui n'a pu me cacher la vérité. Ainsi, rassurez-vous, vous n'êtes pas mort, mais vous n'êtes pas notre fils.

PROSPER, à Raoul.

Vous n'êtes pas mon père?... eh bien, mon cœur me l'avait dit... Mais si vous n'êtes pas mon père, de quoi suis-je donc le fils alors?

SAINT-LÉONARD.

D'un premier mari de mademoiselle votre mère, probablement.

PROSPER.

D'un premier mari de ma mère?... il le faut bien... C'est égal, je me sentais du goût pour la marine..

SAINT-LÉONARD.

Soyez un digne garçon, et l'on vous trouvera quelque emploi. (Madame de Kernoël met la main de Raoul dans celle de Suzanne.)

MADAME DE KERNOEL.

Tout le monde sur le pont, saluez un brave marin de plus dans la famille!

SUZANNE.

Raoul! Raoul! des larmes dans vos yeux, sur mes mains?...

RAOUL.

C'est de joie! j'ai payé ma jeunesse!

* Prosper, Saint-Léonard, Raoul, Suzanne, madame de Kernoël, M. de Kernoël, le Comte.

FIN

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.